

HOMMAGE A KHALIL MOUTRAN BEY

ONT
COLLABORÉ

S. E. Sanhoury Pacha
S.E. Janil Mardam Bey
S.E. Charles Malik
Hector Klat
Jean Moscatelli
Marius Schmeil Bey
Amy Kher
Arsène Yergath
**Marie-Cathérine
Boulad**
Calypso Garzouzi
Evelyne Bustros



A CE
NUMÉRO

Ahmed Rassim Bey
Dr. Sami Gabra
Josée Sékaly Bey
B.P. Joseph Tawil
Fouad Abou Khater
Mme Zoé Ghadban
Gaston Berthey
Marguerite Norman
Habib Moutran
etc., etc.

LE POÈTE KHALIL MOUTRAN BEY

Croquis et Portraits

par A. SAROUCHAN, FRERÈS WANLY, etc

Numéro Spécial de LA SEMAINE EGYPTIENNE

La plus importante revue d'Orient

Organe Officiel du Comité Egypte-Grèce

T. A. E. GREEK AIRLINES

Membre de l'Union Internationale des Transports Aériens (I. A. T. A.)

ALEXANDRIE - ATHENES : Chaque LUNDI et VENDREDI

Départ de l'Aérodrome Fouad à 13.45 (heure locale)
Arrivée à l'Aérodrome Hellénique à 17.05 (heure locale)

ATHENES - ALEXANDRIE : Chaque LUNDI et VENDREDI

Départ de l'Aérodrome Hellénique à 8.45 (heure locale)
Arrivée à l'Aérodrome Fouad à 12.05 (heure locale)

Prix des Billets :

Alexandrie—Athènes (simple) L.Eg. 17.
Aller et Retour L.Eg. 32,895

Pour tous renseignements, s'adresser :

aux BUREAUX T.A.E., Hôtel Métropole

35, Bld. Saad Zaghloul (Alexandrie), Tél. 21467 (5 lig.)

AUX AGENTS GENERAUX EN EGYPTE :

MISR AIRLINES, S.A.E.
ainsi qu'à toutes les Agences de Voyages.

THE HELLENIC MEDITERRANEAN LINES Co. LTD.

^{s/s} "CYRENIA,, — "IONIA,, — "CORINTHIA"

DÉPARTS RÉGULIERS

POUR

LE PIREE - GÈNES - MARSEILLE

ET

LIMASSOL - BEYROUTH - PORT-SAID

Pour tous renseignements, s'adresser :

ALEXANDRIE :

M. S. G. COTTAKIS
63, Rue Nébi Daniel — Téléphone 23858

LE CAIRE :

D. C. VELOUDAKIS
5, Rue Emad El Dine — Téléphone 57682

PORT-SAID :

E. ARVANITOPOULOS
2, Avenue Fouad Ier — Téléphone 2337

EVERYTHING FOR MUSIC
at
PAPZIAN & Co.

CAIRO
9, Adly Pasha, St.
Tél. 54407

ALEXANDRIA
7, Fuad First St.
Tél 21780

LARGE STOCK FOR

Pianos, Radios, and Portable Gramophones,
Wind & String Instruments and Accessories,
Sheet Music and Complete Orchestrations,
Classical and Latest Dance Records,
Hire, Tuning and Repair of Planos,
Servicing and Repair of Radios and Pick-ups.
Hirs of Radios, Pick-ups and Amplifying Systems.

ALEX. G. AVIERINO & FRÈRES

GRANDS MAGASINS D'HABILLEMENT

8, Rue El Guinenah LE CAIRE Téléphone 51335-58277 R. C. 36615
27, Boul. Saad Zaghloul ALEXANDRIE Téléphone 25742 R. C. 22661

Draperies et Lainages - Costumes sur Mesure
Confection pour Hommes et Enfants
Bonneterie Hommes et Dames
Sous - Vêtements - Chapellerie
Chemises - Chaussures - Tricotage



“LA PHYTOLINE”

Beurre Vegetal qui remplace
le Beurre naturel dans toute
préparation culinaire.

c'est un produit
KAFR - ZAYAT

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

STAVRO STAVRINOS, Directeur
Abonnement Annuel Egypte P.T. 200
Luxe P.T. 250

Rédaction - Administration
25, Hassan Sabry Pacha, Zamalek
LE CAIRE - Tél. 49235

HOMMAGE A KHALIL MOUTRAN BEY

par S. E. ABDEL RAZZAK EL SANHOURY PACHA

Ministre de l'Instruction publique

L'œuvre de Khalil Moutran est si simple, si multiple, si variée, que force lui est d'en retenir le seul côté poétique. On se doit cependant de rappeler que si le grand poète a commencé sa carrière littéraire dans le journalisme, son inlassable activité l'a poussé vers plusieurs domaines à la fois, même l'économie et l'agriculture; et les services qu'il a rendus au théâtre arabe, surtout comme dramaturge, sont présents à toutes les mémoires et restent inoubliables.

Mais c'est comme poète que son nom est entré dans l'immortalité; son œuvre fait en effet date, en ce qu'elle constitue une phase décisive dans l'évolution de la poésie arabe; elle crée une ère nouvelle, ère de rénovation; et l'on peut même dire qu'elle constitue une renaissance où autant l'idée que le verbe sont sublimés et passés au creuset d'une impeccable beauté. Si cette école dont il reste le maître incontestable et incontesté a séduit et attiré beaucoup de disciples d'élite, elle ne pouvait toucher, sans doute en raison même de sa perfection, la grande masse habituée au rythme d'une antique poésie que feu Chawki, nouveau Moutanabbi, prit sur lui de faire revivre.

Aussi bien, une question vient-elle se poser: Si Moutran n'avait pas été le contemporain de Chawki et de Hafiz Ibrahim, les destinées de la poésie arabe ne se seraient-elles pas trouvées modifiées, et la nouvelle école ne se serait-elle pas imposée même à la masse? Peut-être. Quoiqu'il en soit, et il ne faut pas craindre d'y insister, l'école qu'a créée Moutran fait date et constitue incontestablement une phase décisive dans l'évolution de la poésie arabe.

Hafiz ne disait-il pas que Moutran était à l'avant-garde de ceux qui, brisant le carcan des traditions, n'ont pas craint de sortir d'un horizon étroit pour ouvrir un champ nouveau où le lyrique crée et se renouvelle sans cesse, où l'image, où l'expression trouvent une matière inépuisable, matière souple, à l'exemple de la poésie étrangère. De toute manière, Moutran a eu l'indéniable mérite d'en tirer le meilleur parti en sachant marier la poésie arabe à celle



S.E. Abdel Razzak El Sanhoury pacha, ministre de l'Instruction publique, prononçant son discours au cours de la cérémonie en l'honneur du poète.

de l'Occident; et il n'a pas craint de s'y engager hardiment au mépris des écueils, réalisant l'incroyable gageure de conserver à sa poésie tout son cachet, toute la pureté du classicisme arabe. Gageure sans doute, car si un tel apport est aisé et possible dans un domaine tel que la philosophie ou les sciences, il ne l'est guère en poétique. Il y a loin de la poétique arabe à celle de l'Occident. Mais si Moutran possède à la perfection sa langue maternelle, celles de Molière et de Shakespeare lui sont assez familières.

La poétique de Moutran a ceci de particulier qu'elle est plutôt fille de la raison que du sentiment; Moutran est le poète-philosophe par excellence. Fin ciseleur, la pureté de son verbe, la puissance de ses images, l'élévation même de sa pensée, le classent à part, le haussent même sur un piédestal; car selon l'expression d'un de ses biographes, son œuvre est un monument unique digne d'illustrer la littérature arabe parmi celles des autres nations.

Abdel Razzak Al Sanhoury
Ministre de l'Instruction Publique.

LA MAISON DU POÈTE A BAALBEK

La rue Khalil Moutran s'embranché sur la droite de l'avenue principale (Chareh El Eslah) qui traverse Baalbek dans toute sa longueur. Quelque peu caillebotteuse et raboteuse, elle longe le flanc gauche et la cathédrale melehite avant de serpenter en pente douce vers les hauteurs en s'insinuant entre des blocs de maisons blanches.

Une esplanade en miniature où trône un bassin dont le jeu d'eau chante accompagné des borborygmes du tuyau d'écoulement qui alimente les rigoles du jardin, précède la demeure du poète. Sur le seuil, dans la toute blonde lumière de l'été, ses deux sœurs nous tendent des mains accueillantes en prononçant les formules incantatrices de l'hospitalité orientale.

Nerveuses et minces dans leurs longues robes sombres, elles ressemblent aux autres femmes de la région, mais une distinction et une aisance subtiles les révèlent patriciennes.

Nous voici introduit s dans le « dar », ce « living-room » dont le rectangle s'allonge d'un bout à l'autre de la construction. De chaque côté de cette cour plafonnée s'étalent les arabesques de deux salons séparés par des arcades originales. Une table en occupe le centre, surchargée de friandises.

... « Cent fois les bienvenus, cent fois ! » répètent les hôtes en veillant à notre confort.

Elles sont presque identiques, surtout d'intonations et de gestes, et la similitude des pensées parachève l'harmonie de l'ensemble. Tout à l'heure, quand elles ne trouveront plus rien à nous dire, dans leur désir de nous distraire elles nous chanteront les chansons d'aïeules, et leurs voix frêles feront merveille en s'unissant, l'une tenant la note haute, l'autre modulant sur une note basse.

Un portrait du grand homme dans un somptueux cadre de mosaïque orne seul les murs.

— « C'est un hommage de ses admirateurs d'Amérique, nous renseigne Set Emilie ».

— « On a essayé de lui retoucher le nez... Mais n'est ce pas qu'il est tout de même mieux au naturel, avec toutes ses cicatrices ? » murmure Set Marie.

... « Qu'il nous enterre et nous survive longtemps ! » concluent-elles l'une après l'autre.

Michel effendi Alouf le distingué conservateur des ruines de Baalbak, qui en a écrit l'histoire avec tant de compétence et de talent et qui me fut un guide inoubliable, Michel Alouf profite d'une éclipse des deux sœurs pour me raconter l'accident qui défigura Khalil Moutran au temps de son enfance et le marqua ainsi pour le service de la beauté pure, au delà du temporel.

« Il n'est rien que nos bambins aiment autant que de monter à cheval. Khalil, qui était alors un joli garçonnet de six ans, éveillé et pétri d'intelligence, aperçut un jour un superbe alezan attaché devant

la porte d'un voisin. Hop ! il sauta en selle. Fringante et jeune, la bête prit peur et s'embella. On ramassa le petit à cinquante mètres de là, sur un tas de pierres.

Huit fractures au visage ! C'était horrible, je m'en souviens encore. Huit et qui furent rabibochées tant bien que mal par le premier médoc venu. On ignorait encore, à cette époque et surtout dans ce pays, les bienfaits de la chirurgie esthétique ».

Mais les sœurs sont revenues. Set Marie me tend la branche de pistachier qu'elle vient de cueillir, la branche fraîche de luisant feuillage et lourde de grappes drues.

— « C'est amer, me prévient l'archéologue. Prenez plutôt de celles-ci ».

Celles-ci, ce sont des pistaches préparées, la coque béante, grillées et salées à point dans le ravier que me présente Set Emilie...

... « Et comment s'ouvrent ces coques ? » demandai-je, encore sous l'impression de la résistance que venaient de rencontrer mes molaires.

... « Toutes seules quand le fruit, encore sur l'arbre, a atteint une fraîche maturité », me renseigne Joudat Moutran, parent du poète et poète lui-même à qui je dois déjà nombre de précieuses informations. Ce phénomène se produit par des nuits de clair de lune en produisant un bruit très spécial qui ressemble au claquement des doigts de nos danseuses. L'intervention de Joudat ramène ma pensée sur cette famille des Moutran qui a fourni à la Béka toute une lignée de seigneurs.

— « Les Moutran sont-ils nombreux à Baalbek ? » dis-je à Michel Alouf.

— « Non. Quelques-uns ont émigré en Egypte, dans les Amériques. Et voyez-vous, c'est une de nos familles où s'accuse le mieux la dualité des vertus de notre race. Parmi ceux qui ont cédé à l'appel de la magie méditerranéenne vous connaissez le plus illustre... et quelques autres aussi qui ont fait preuve d'initiative. Ceux d'ici ont donné un grand exemple d'endurance. Tenez, ces deux femmes que nous apportent si simplement des plats chargés de raisin, ce sont des vestales. Elles entretiennent en son absence dans la maison du poète la pure flamme de la charité et du dévouement ».

— « Qu'il ne vous arrive rien que d'heureux ! » psalmodie Set Marie en me présentant des frappes magnifiques. Et Set Emilie ajoute.

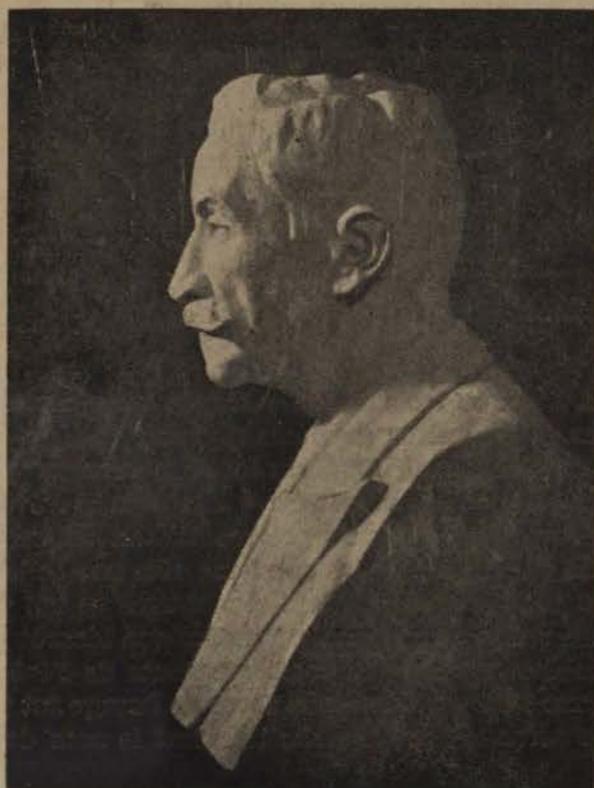
— « Que la divinité vous comble de ses grâces ! » Ainsi, à chaque geste, s'enrichissait la litanie des formules incantatrices. Et un sortilège s'en dégageait sans nul doute, car, j'eus bientôt oublié que je venais de connaître nos hôtes, il me semble que je les aimais depuis toujours.

Amy Kher

KHALIL MOUTRAN BEY

par S.E. DJEMIL MARDAM BEY

Président du Conseil de Syrie



ANTOUN-EL-HAGGAR. — Buste du poète

Monsieur STAVRO STAVRINOS
Directeur de la « Semaine Egyptienne »
Le Caire

Monsieur le Directeur,

Je vous remercie vivement de l'occasion que vous m'offrez de rendre hommage à mon grand et illustre ami Khalil bey Moutran. Il m'est particulièrement agréable, parmi mes multiples occupations et responsabilités, de pouvoir prendre un moment de loisir pour le lui consacrer. En retraçant ainsi quelques unes des impressions que je garde de l'une des figures les plus sympathiques des Lettres arabes contemporaines, je passerai ce moment de la façon la plus délicieuse et la plus charmante.

Il y a plus d'un tiers de siècle, durant la Première Guerre Mondiale, j'eus le plaisir, en 1915, au Caire, de rencontrer, pour la première fois, Khalil

bey Moutran. Je fus, dès l'abord, très touché des grâces de son esprit et de son exquise courtoisie. Je connaissais déjà, dès cette époque, comme tous les hommes de mon âge, un grand nombre de ses poèmes. Depuis ce temps, sa poésie est toujours restée pour moi une merveilleuse musique évocatrice des sentiments les plus délicats de l'âme. Son œuvre considérable le place parmi les poètes les plus brillants de la fin du 19^{ème} siècle et du début du 20^{ème} siècle. Il est l'un de ces réformateurs qui, aux premières manifestations de la Renaissance politique, ont travaillé et réussi à assouplir le vers arabe et à lui communiquer une vie et une force nouvelles. L'action des Poètes a d'abord devancé, puis accompagné de près, celle des hommes d'Etat.

Comme poète, Khalil bey Moutran excelle dans tous les genres, notamment dans la poésie narrative et descriptive, de même que dans la poésie lyrique où son art trouve son épanouissement. Sans doute le cœur humain n'a plus de secret pour lui.

Mais, plus qu'à l'homme de lettres et plus qu'au poète dont les vers ont fait l'enchantement de plusieurs générations d'Arabes de toutes les Provinces d'Orient et d'Occident, c'est à l'homme de cœur que va surtout notre admiration. Khalil bey Moutran est l'un des esprits les plus compréhensifs de notre temps. Il serait difficile de concevoir un être aussi affable, aussi serviable, aussi humain. Cet homme qui n'a jamais su haïr, qui a jugé avec bonté et aimé ses semblables avec esprit, jouit aujourd'hui d'un respect unanime. Le Liban est fier de lui avoir donné naissance, l'Egypte est heureuse de l'avoir adopté et la Syrie, ainsi que tous les pays arabes, lui sait particulièrement gré de l'affection qu'il lui porte. C'est pourquoi, j'ai été très heureux de lui remettre moi-même, au cours de l'une de nos dernières rencontres, la Médaille d'honneur du Mérite Syrien de Première Classe que le Gouvernement Syrien lui a décernée en reconnaissance de ses innombrables services. Toutes les nobles causes trouvent en Khalil bey Moutran, non seulement un écho sonore, mais surtout un partisan enthousiaste et généreux. Il demeurera pour les générations futures un témoin remarquable de l'Aurore nouvelle qui resplendit sur la Patrie Arabe.

Djamil Mardam bey

LE POÈTE KHALIL MOUTRAN BEY

NOTES BIOGRAPHIQUES : 1872 à 1894



Khalil bey Moutran, au micro, remercie les orateurs lors des fêtes organisées en son honneur.

I. — ORIGINES DES MOUTRAN

Le « Hauran », sous le nom de « Basan » est vanté dans la Bible pour ses forêts de chênes, ses pâturages, ses troupeaux et sa terre rougeâtre d'une fertilité extraordinaire. L'histoire nous parle encore des habitations de troglodytes creusées dans ses montagnes, de ses villes aux murs d'enceinte renforcés de tours, et de ses maisons en blocs de dolérite aux portes et fenêtres également en pierre. D'autre part Bosra la capitale était un centre important sur la route des caravanes, entre le golfe persique et la Méditerranée. Agriculture et commerce privilégiaient donc cette contrée.

Or, aux premiers siècles du christianisme les Arabes du Hauran se convertirent à l'Évangile. On les appela Defnides ou Ghassannides et leur empire prospéra jusqu'au jour où les progrès de l'islamisme les eurent obligés à remonter vers l'intérieur de la Syrie. C'est ainsi que la tribu des Nassim émigra tout entière vers le Nord.

De grandes plaines où se retrouvaient les caractéristiques de leur pays natal fixèrent leur choix.

Les Nassim orthodoxes décidèrent de se fixer à Homs, où résidaient un grand nombre de chrétiens appartenant au même rite. La terre y est brune et riche, la pierre solide, et, comme à Bosra, il s'y tenait un marché fréquenté par les tribus des environs.

Les Nassim grecs-catholiques s'installèrent à Baalbek. Là encore, la terre rousse est fertile, les immenses carrières antiques qui permirent l'édification d'un temple des plus célèbres ne sont pas épuisées, et la ville commande au commerce de la plantureuse

Békaa. Deux ou trois siècles suffirent à les implanter les uns et les autres dans ces régions.

Les Nassim de Baalbek assez nombreux pour former un diocèse avaient élevé à la dignité d'évêque le plus méritant de leurs prêtres. C'était un homme fortuné qui fit construire en pleine ville une belle demeure que l'on appela : *beit-el-moutran*, ce qui veut dire la maison de l'évêque. On ne désigna bientôt plus le clan des Nassim que comme parents de l'évêque, (Moutran) et, par la suite la force de l'usage fut telle que le surnom détrôna définitivement le nom de famille.

II. — L'ENFANT PREDESTINE

Khalil Moutran naquit donc à Baalbek. Son père Abdou Moutran brave et honnête homme se préoccupait surtout de subvenir aux besoins de sa famille, car Malaka Sabbagh lui avait donné neuf enfants, et les deux époux cherchaient à les élever selon les traditions en honneur dans leur clan, traditions issues des principes de la légendaire chevalerie arabe où tout ce qui est esprit, noblesse, beauté a le pas sur la matière.

Qu'un poète se révélât dans le clan donnait lieu à toutes sortes de réjouissances. Les clans voisins s'empressaient à féliciter le clan élu. Le poète lui-même devenait l'objet de soins généreux. Or, dès sa plus tendre enfance Khalil avait témoigné du don lyrique. Les improvisations des troubadours le grisèrent, et il lui arrivait de rivaliser avec eux, au grand émerveillement des auditeurs. En outre, sa merveilleuse intelligence s'accompagnait d'un jugement étrangement précoce.

Il venait à peine d'entrer dans sa septième année qu'un événement singulier incita son clan à mettre à l'épreuve ses dons exceptionnels.

Un conflit avait éclaté entre le Kaïmakam de Baalbek et l'un des Moutran. Sous le régime des gouverneurs turcs, ces sortes d'incidents étaient dangereux pour les administrés. Un rapport diffamatoire déposé à Istamboul, et les sentences de spoliation et de bannissement ne tardaient pas. Les Moutran réunis en conseil avaient donc décidé d'envoyer secrètement à Constantinople une missive pour se disculper. Ils profitèrent de l'occasion d'un mariage dans le Liban Nord pour expédier le message sans attirer l'attention.

Il faut six heures à dos de mulet de Baalbek à Bécharré par le chemin de montagne qui escalade Dahr-el-Kadib. Dans le cortège des invités Khalil sur une monture richement caparaçonnée inaugurait un « goubaz » brodé de galons d'or. Dans la doublure du long vêtement était cousue l'enveloppe précieuse qui, par la vallée de la Kadicha, allait prendre le chemin de la mer.

L'enfant démontra au cours de ces circonstances, combien les siens avaient eu raison de mettre, en lui, leur confiance. Conscient de l'importance de sa mission il joua son rôle avec une maîtrise étonnante.

Dans le courant de cette même année se place l'accident dont il devait porter les traces toute sa vie.

Un jour de grande chaleur, à l'heure de la sieste l'enfant échappa à la surveillance du domestique chargé de veiller sur lui. Il gagna l'écurie et profitant du sommeil du palefrenier il saute brusquement sur le cheval de son père, un ombrageux alezan, dans l'intention de s'octroyer une belle chevauchée à travers la prairie. Effrayé l'animal projette le garçon le visage en avant sur un tas de pierres !

Tout le clan prit le deuil, pourrait-on dire, pour cet accident. Et désormais, l'enfant prédestiné fut surveillé nuit et jour, et soumis à une discipline sévère.

Abdou ne songeait plus qu'à le mettre dans une école. Baalbek en manquait malheureusement. Il confia son souci à Malaka. Ce fut elle qui suggéra d'aller s'établir à Zahlé où se trouvait une école primaire grecque-catholique renommée.

Au mois d'Octobre suivant Khalil rentra à Sayedet-el-Naja où on enseignait l'arabe et le français.

III. — ERS LA MEDITERRANEE

Zahlé ce n'était déjà plus la Syrie intérieure repliée sur elle-même, mais la rive phénicienne en relation avec l'Occident, ouverte à sa culture et à son libéralisme. L'enfant subit de prime abord ce prestige. Il ferma ses cahiers arabes et se mit à rimer dans la langue de Montaigne. Mais le professeur Joseph

Thorain qui précisément enseignait le français, conseilla au poète en herbe de revenir à sa langue ancestrale. Les progrès de Khalil furent si remarquables qu'au bout d'un an ses parents pénétrés d'admiration jugèrent le programme d'études de Sayedet-el-Naja par trop insuffisant. Cette fois ce fut Abdou qui décida d'envoyer Khalil au Collège Patriarcal de Beyrouth.

Mais Malaka intervint. Elle n'aurait su se résigner à se séparer d'un fils pareil et si jeune encore ? Elle n'eut pas grand peine à décider son mari... Peu après la famille entière s'en venait habiter la capitale libanaise.

Malaka ne pouvait soupçonner alors que bientôt non seulement Khalil mais encore la plupart de ses enfants n'aspireraient qu'à quitter la Syrie et le Liban.

C'est que les événements politiques s'aggravaient. Les Arabes fatigués du joug turc commençaient à se soulever, et les gouverneurs envoyés par la Sublime Porte ne sachant comment étouffer le mouvement insurrectionnel s'acharnaient à persécuter la population : exactions et arrestations arbitraires.

Une fois ses études terminées eut-il été possible au jeune Khalil Moutran de marchander son enthousiasme à l'arabisme naissant ?

Non certes, et il se donna corps et âme.

IV. — KHALIL L'ARABE

De l'activité fiévreuse dans laquelle Khalil Moutran vécut ces premières années de lutte, il ne nous reste pas grand témoignage. Il semblerait même que Khalil pendant cette époque de passion politique eut laissé sommeiller le don précieux que le clan avait reconnu en lui et que les siens avaient soigneusement cultivé. Il fit du journalisme à outrance, écrivit la plupart des rapports qui renseignaient le parti jeune-turc sur la politique du Sultan Rouge en Syrie et au Liban, toutes choses fort dangereuses en ce temps, où la mode était à la violence, où l'attaque pouvait se produire à chaque coin de rue. Plusieurs avertissements ayant touché Khalil, ses camarades jugèrent plus prudent qu'il s'éloignât. On ne l'y décida pas sans peine.

Heureusement un Moutran installé au Chili à la tête d'une importante entreprise agricole l'invitait à venir le rejoindre. Cédant aux supplications de ses parents et aux instances de ses amis, mais bien à contre-cœur, le jeune homme fit ses préparatifs de départ.

Auparavant, comme pour rompre avec son passé, il brûla tous ses écrits : ses premiers poèmes ; un traité sur le style épistolaire ; un journal de sa vie, déjà mêlée à tant d'événements et même un précis d'économie politique encore inachevé.

Ce départ était une fuite en même temps qu'une rupture. Une fuite loin de tout ce qu'il aimait. Une rupture avec le génie et la langue du pays qui lui avaient façonné l'âme.

DECHIRANTE TRAGÉDIE !

La première étape du voyage conduisit Khalil Moutran en France. Mais à peine arrivé à Paris il tombait gravement malade.

Pour le ramener à la santé il fallut quatre mois de soins vigilants. Pendant ce temps parents et amis s'étaient ravisés et commençaient à considérer son départ pour le lointain Chili comme une erreur de tactique. Il fut bombardé de lettres pressantes. Tous les Syriens et les Libanais obligés de quitter leur

pays ne gagnaient pas le nouveau monde. Un grand nombre d'entre eux et non des moins éminents demandaient l'hospitalité à la tolérante et prospère Egypte. Là, au moins, les similitudes de mœurs, de langue et de culture aideraient à se retremper et à revivre le poète désesparé.

Quelques semaines plus tard un homme petit de taille, maigre, le menton fortement accusé, le regard en vrille tourmentant de sa main nerveuse une fine et longue moustache asiatique, vêtu à l'européenne, mais coiffé d'un fez ture débarquait à Alexandrie.

Son air altier et l'expression de tristesse répandue sur son visage attiraient l'attention.

C'était au début de l'été 1894.

Marguerite Norman

Histoire d'une rose

*D'une rose je vais vous parler simplement;
Sa grâce orna plus d'une vie,
Comme elle sut bercer la mienne en l'embaumant
Jusqu'en sa fuyante survie.
Jadis ! pourquoi jadis ? C'était à peine hier !
Hier, c'est toute la distance
Du présent au passé, du temps, rapide éclair
Vers l'éternité qui s'avance.
Hier je la tenais radieuse à mon doigt,
Rose, merveille entre les roses,
Parmi les autres fleurs la plus belle qui soit !
De ses feuilles fraîches écloses
Un bourgeon s'élançait, svelte, au calice joint,
Telles, pour un baiser, des lèvres.
Rien qu'à la regarder, déjà l'on sentait loin
La soif aux dévorantes fièvres
Qu'aspirait la pupille au feu de sa beauté.
Elle me venait d'une vierge,
Sa sœur par son arôme et par sa pureté,
Ame où le chef-d'œuvre converge.
J'eus pour elle les soins qu'un avare à son bien
Prodigue avec sollicitude;
De son repos je fus le vigilant gardien,
Insensible à la lassitude.
Je mettais mon bonheur à la voir prospérer
A l'abri des intempéries,
Passant des jours à lui sourire, à l'entourer
De joie et de cajoleries.
Mais quand l'appel inexorable du destin
Contre nous dicta sa sentence,
Double fut la douleur dont mon cœur fut étreint
D'assister à sa décadence.
Ce qui mourut en elle avant tout, la beauté,
Se fana, car sa vie est brève,
Tandis que son parfum, par sa subtilité,
Prolongeait un peu mon doux rêve...
Ce parfum, autrefois exquis, comblait mes sens :
La rose alors était vivante.
Depuis qu'elle se meurt, elle perd son encens
Et, tremblant, mon cœur se tourmente !
Je voudrais retarder l'heure où notre union,*

*D'autant plus brève qu'elle est douce,
Doit cesser ! Mais que vaut, contre le tourbillon
Du destin, l'effort qui s'émousse ?
La peur reste stérile et les précautions
Qu'elle inspire à l'âme en souffrance
Ne peuvent arrêter les conjurations
Du destin, ni son immanence.
Et je vis un matin mon embryon de fleur,
Laisant mon âme inassouvie,
Rendre ce qui restait d'arôme ensorceleur
En un dernier soufflé de vie.
Ma compagne à jamais est morte un beau matin !
Mon âme en est toute morose...
Et je sais aujourd'hui la force du chagrin
Que peut vous causer une rose...
Par sa beauté le souvenir peut soulager
Du doux revoir la soif intense;
Il a le consolant secret de propager
Au cœur sa lumière à distance.
De ma rose j'aurai, jusqu'à mon dernier jour,
Le souvenir le plus aimable;
Ma lèvre y gagnera plus d'un baiser d'amour,
Mon rêve, un charme inénarrable...
Rêves de jour, rêves de nuit, vrais papillons,
Ils sembleront des fleurs qui volent,
Eclairant l'ombre de ma rose à des rayons
Dont les caresses la consolent.
Leur doux concert éveillera celle qui dort,
Ma rose, vivante momie,
Et je croirai revoir, avec des feuilles d'or,
Fraîche renaître mon amie !
Ce spectacle, grisant mon âme de beauté,
A mes yeux portera la liesse !
Oh ! ne t'éloigne pas, fleur d'immortalité,
Seul disparaît qui te délaisse !
Mon Dieu ! combien le cœur, privé de souvenir,
Apparaît vide aux jours d'absence !
Celui qu'un cœur sincère aime ne peut finir :
Le souvenir c'est l'existence !*

Marius Schemell

A KHALIL MOUTRAN

Je te chante et tu peux m'accepter pour ton prêtre
(Ed. Rostand. — Chantecler)

Tête d'or, un orteil sur le Sannin; si l'autre,
Frileux, frôle le feu qu'à la mer rend le Nil.
—Ayant cédé le Cèdre au Sphinx ses droits d'apôtre—
Orgueil moins encor leur que nôtre,
Cà lis, câlin, mon los, Khalil.

Je te chante, et tu peux me sacrer ton sous-diacre,
Toi qui naquis évêque au temple du Soleil.
Ah! que sente mon front indigne de ce sacre
L'ondoyer, douces dans l'air âcre,
Les huiles de ton dieu vermeil.

Sept lieux revendiquaient la naissance d'Homère;
Des cieux chéri, ton nom emplit deux continents.
Eternelle, ton âme à ton corps éphémère,
Du Futur forçant l'arche altièrre,
En ouvre les battants tonnants.

Le Ponant au Levant dispute ta victoire;
Et, par le temps lui-même abolissant le temps,
Tes pas que le génie a guidés vers la gloire,
Foulant le sable sans mémoire,
S'y marquent en traits éclatants.

Que l'adoptive Afrique et la native Asie
Rivâlisent pour rendre hommage à ta grandeur,
Tu n'en chéris pas moins ta retraite choisie,
Ton cœur noyé de poésie
S'isole et vit en profondeur.

De maturation taciturne et d'attente
Infinie a besoin, pour mûrir, l'œuvre d'art.
Que visite le dieu ton âme impatiente,
Tu te retires sous ta tente,
T'offrant à ton propre regard.

Descendant en toi-même à pas sûrs et paisibles,
Né pour marcher en tête et pour être suivi,
Ecluse la beauté, tu l'exposes aux cibles,
Pureté pleine de possibles,
Feu de neige aux astres ravi.

Orphée offert en proie aux fureurs des Ménades,
Lucile serviteur d'un destin dévorant,
Tu sais de quel excès éclatent les grenades
Et quelles brûlantes aubades
L'ont d'un grand cœur un cœur plus grand.

Arbre élu par la foudre et narguant les orages,
Merbre pur, mâle exemple aux cœurs irrésolus,
Cet altier idéal s'exalte en tes ouvrages :
Il faut risquer tous les naufrages
Pour mieux gagner tous les saluts.

D'une œuvre et d'une vie ô sagesse féconde.
On n'est que ce qu'on croit : croyons-nous éternels;
Par l'espoir prenne essence une absence profonde:
A la mort que l'amour réponde,
Plaisir et péril fraternels...

La nue olympienne où ton œil d'aigle plonge,
Laitieuse comme une aîle et soyeuse encor plus,
Dolente, se dévide et, lente, se prolonge,
Nouant les roses et le songe,
Entre la source et Sirius.

Maîtresse entre tes doigts laissant couler ses tresses,
Ah! que tu sus mortel mordre la Muse aux seins!
Et la table des dieux et le lit des déesses,
Gorgés de fruits et de tendresses,
S'abandonnent à tes desseins.

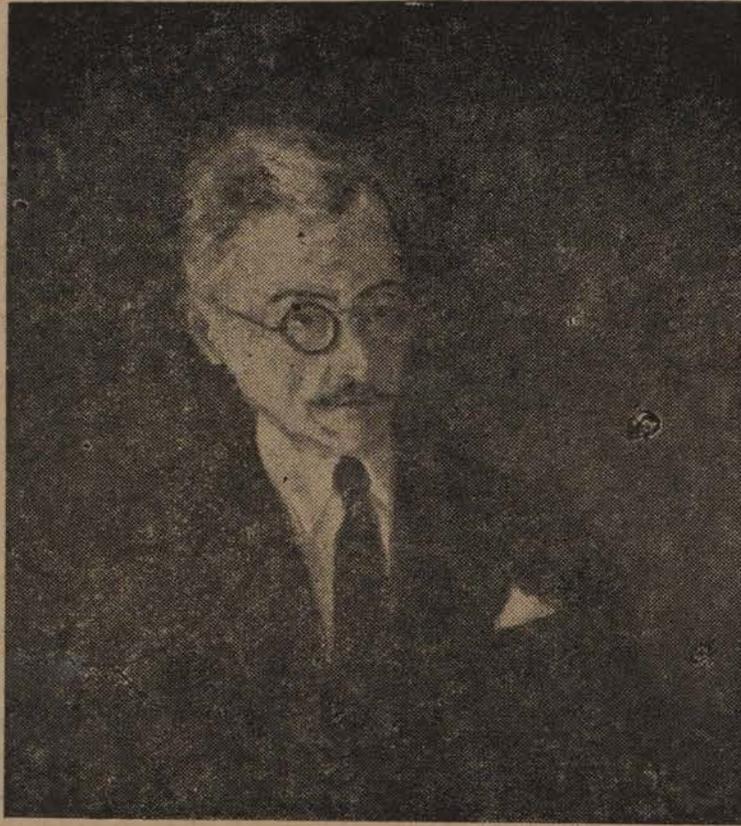
Et les cœurs dont le ciel l'accueille sous son aune
Et ceux que lie à toi l'ardeur d'un même sang
S'accordent pour céder, roi du plus pur royaume,
A la caresse de ta paume
L'or d'un sceptre reconnaissant.

Et le troupeau pieux des poètes, ô Pâtre,
O Père, glorieux de se dire tes fils,
Tresse pour en orner ton chef qu'il idolâtre
Le nénuphar de Cléopâtre
A l'anémone d'Adonis.

Hector Klat

São Paulo, 10-14 Avril 1948

PROPOS SUR UN PORTRAIT



TITA M. YAZBEK. — Portrait du poète.

Il n'est personne qui se ressemble à lui-même. Quelle multiplicité en chacun de nous ! Et qui se reconnaît devant son miroir ? Toutefois, si celui-ci a trois faces, l'on se trouve moins méconnaissable : ne s'y voit-on pas déjà sous différents aspects ? Un examen de conscience, c'est-à-dire de soi-même, ne devrait guère se faire dans l'austérité d'une cellule bénédictine et encore moins dans la solitude d'un plein air, mais plutôt dans une miroiterie. Quand donc apprendrons-nous à vivre dans des chambres tapissées de glaces, aux meubles réfléchissant notre image sous tous ses angles ? Quelle heureuse application ce serait là de la leçon socratique : « Connais-toi !... »

En attendant cet âge du miroir aux vingt facettes, les portraitistes nous sont de quelque secours dans la connaissance de nous-mêmes et d'autrui. Ils nous présentent, chacun et tous, une vision dissemblable du même visage, prouvant bien, ainsi, de combien de visages superposés, ou accôtés, est composé celui-ci.

Un portrait est un miroir placé à un endroit et à un moment déterminés. Un autre portrait du même modèle est aussi un miroir ; mais il réfléchit l'image vue d'un côté différent.

Ces considérations faites, on comprendra plus aisément pourquoi m'intrigue et me séduit le portrait de Khalil bey Moutran qu'a brossé Mlle Tita M. Yazbek.

Je connais, certes, Khalli bey Moutran, mais ne suis pas de ses familiers. Je compte sur les doigts d'une seule main le nombre de fois que j'ai eu l'honneur de le rencontrer et de m'entretenir avec lui. Ce n'est guère suffisant pour se prononcer sur la valeur humaine de quelqu'un, surtout quand celui-ci se trouve être un poète, donc une personnalité complexe. Et chacun sait que, par surcroît, Khalil bey Moutran est un poète d'envergure rare, qu'une gloire irradiante a rendu populaire des Cèdres du Liban et des rives du Nil jusqu'aux souks de Damas et aux plantations de café du Brésil.

Or, le portrait qu'en a fait Mlle Tita M. Yazbek me le rend proche. A force de le regarder, ainsi fixé en quelques touches définitives sur la toile, il me semble bien que je connaisse davantage, à présent, Khalil bey Moutran. Bien entendu, ce n'est là qu'un côté du poète multiple qui a été saisi et révélé. Mais il est significatif.

Le veston bleu foncé et le fond lie de vin, encore que picturalement savoureux, ne sont pas, on le devine, ce qui frappe l'attention dans ce tableau. Mais

comment se détacher du regard qui voit plus loin, semble-t-il, que le monde visible, de ce sourire imperceptible, mélancolique qui s'esquisse non sur les lèvres mais aux commissures de l'intelligence et du sentiment ?

Cependant, en dépit des cheveux blanchis, son visage est bien rajeuni, objecterez-vous.

Non, c'est là le visage durable, celui qui nous restera de Khalil bey Moutran dans le temps.

J'ai mené une enquête autour de ce tableau, et c'est, tout naturellement, le peintre que j'ai interrogé.

— Khalil bey Moutran ne voulait guère poser, m'a déclaré Mlle Tita M. Yazbek, et il m'a fallu recourir à bien des interventions dont celle du regretté Antoun Gemayel pacha.

« — Pourquoi donc voulez-vous d'un si méchant modèle ? me disait Khalil bey Moutran qui finit par se rendre.

« Pour le portraiturer, il m'accorda plusieurs séances échelonnées le long de six mois ! Il se disait fatigué... j'étais, à mon tour, enrhumée... Je garderai, pourtant, un souvenir profond de ces poses espacées aux cours desquelles je me suis escrimée à capter une expression des yeux, un mouvement de la bouche. Khalil bey Moutran est un modèle de

modèle, si j'ose m'exprimer ainsi. Savez-vous qu'il composait des vers pendant nos séances de peinture ?

« — Si je vous inspire, vous m'inspirez aussi, me disait-il galamment. »

Et c'est ainsi que, patiemment, une image du poète est née.

Elle est saisissante parce qu'elle est vraie.

Souffrant d'un complexe de laideur, Khalil bey Moutran s'est le plus souvent refusé à une reproduction de ses traits. (On sait qu'il a été légèrement défiguré à la suite d'une chute de cheval au cours de sa jeunesse, et que son égal en poésie, le grand Ahmed Chawky, a romancé quelque peu cet accident dans une ode). Se peut-il qu'une âme aussi élevée, dont chaque vibration se répercute en ondes verbales d'une magnifique sonorité, ignore que la beauté est expression avant toute chose ?

Or, le portrait de Khalil bey Moutran par Mlle Tita M. Yazbek réfléchit, comme un miroir précisément, un des moments expressifs du plus grand poète vivant que compte, aujourd'hui, avec orgueil, le monde arabe.

C'est dire toute sa valeur.

Jean Moscatelli

ELOGES

A KHALIL MOUTRAN

*La bonté m'ouvrit son cœur
Ce cœur intact aux mille reflèts
Et dans ma mémoire
Il vibre depuis sans blessure*

*Plus que la gloire
Le rehaussant aux yeux du monde
La bonté rayonne dans son univers
Avec les trésors d'un mage*

*En lui tout est offrande
Son verbe*

son souffle

ses rêves

*Il passe telle une ombre
Et les mortels croient voir
L'auréole d'un saint*

Arsène Yergath

TANT VAUT SCIENCE QUE POÉSIE.

par **MARIUS SCHEMEIL BEY**

Que Khalil bey Moutran, le poète des deux Pays, tel que je l'ai toujours entendu appeler, ait été, pour le Dr. Shibli Schemeil, un grand et sincère ami, il n'y a là aucun doute. Comment voulez-vous, d'ailleurs, que de tels hommes de lettres, de tels écrivains et de tels poètes, ne soient pas amis ? Tout les rapproche et les y oblige, surtout quand ils doivent à chaque pas, et inmanquablement, traverser le carrefour où se croisent les hommes de pensées et de sentiments sincères, chez qui l'idéalisme n'est pas un vain mot et le mensonge est sévèrement exclus. D'ailleurs, le Dr. Shibli Schemeil, et la famille Schemeil en général, avaient toujours eu pour la famille Moutran la plus grande estime et la plus vive sympathie. Nadra Moutran d'abord, un arabisant exquis et qui, dès le collège, promettait de devenir un grand écrivain ; mort jeune et en des circonstances plutôt pénibles, il ne laissa parmi ses anciens camarades, dont j'étais, que de charmants souvenirs. Son jeune frère Michel, qui eut le temps de devenir pacha, fut aussi mon camarade et ami, et m'a toujours inspiré une sérieuse affection. Il y eut aussi du tragique dans sa vie. En novembre 1915, son patriotisme le fit arrêter à Damas. Il fut sommairement jugé et condamné à la prison perpétuelle, sous l'inculpation d'avoir comploté de détacher le Liban de l'Empire Ottoman. C'était un précurseur, comme vous le voyez. En février 1916, ordre fut donné de le transférer à la prison de Diarbékir. En route, ses gardiens lui firent faire halte à Alep, où il put avoir une entrevue secrète avec Mgr Dimitrius Cadi, qui devint plus tard Patriarche des Grecs-Catholiques, et qui en ce temps-là était évêque d'Alep. Mgr Cadi lui remit de l'argent et des vêtements arabes pour l'aider à fuir. De fait, il réussit à le faire, et le Gouvernement ottoman répandit le bruit de sa mort. Mais la vérité est qu'après une douloureuse odyssee et à travers mille dangers, il parvint en Russie, puis aux Indes, où il fut retenu comme prisonnier de guerre et passa par mille épreuves avant de venir achever sa noble carrière au milieu de sa famille et au service de sa patrie.

Un autre Moutran, du nom de Joseph, si je ne me trompe, en partant pour la France avec sa femme française, passa par le Caire où il descendit au Shepheard's hotel. Il eut le malheur d'y voir mourir son épouse, qui fut accidentellement empoisonnée par du sublimé corrosif que le pharmacien avait donné en poudre sans prendre la précaution d'inscrire sur la boîte : poison, usage externe. A cette occasion, le Dr. Shibli Schemeil, appelé en dernier ressort, lutta pendant huit jours pour disputer à la mort la femme de son malheureux compatriote.

Et maintenant, parlons de leur cousin, Khalil bey Moutran, dont il est surtout question dans cette brève esquisse. Montrons avec simplicité et sincérité combien il fut lui aussi un des meilleurs amis du Docteur Shibli Schemeil. Quand, le 2 janvier 1917, le lendemain de la mort du Docteur, on menait le défunt à sa dernière demeure, Khalil Moutran, debout sur les marches de la Cathédrale grecque-catholique de Fag-gala, devant une assistance de 3000 à 4000 personnes, retraça en soixante vers d'une mâle éloquence, d'une structure étrangère aux exagérations et à la verbosité du style poétique en général, et du style oriental en particulier, mais où régnait une profonde émotion, toute la vie noble du savant, du philosophe, de l'écrivain, du philanthrope, dont la mort subite jetait la société dans la consternation.

Voici d'ailleurs la reproduction d'un mauvais dessin que je trouve parmi mes archives, où le poète est représenté, la main droite levée vers le ciel, comme pour le prendre à témoin de la vérité de ses paroles :



D'ailleurs, personne mieux que moi ne connaît la sensibilité et la délicatesse de cœur du poète Khalil Moutran. Dans sa présentation à la Radio du Caire du 17 mars 1948, M. Gaston Berthey, s'appuyant sur le concours de Mlle Evelyne Bustros et d'un de mes collaborateurs à la « Revue du Monde Egyptien », M. Khalil Cheboub, nous le dépeint comme un grand poète de l'amour, et nous fait la romanesque histoire de son cœur.

« A vingt-et-un ans, dit-il, Khalil Moutran s'éprend d'une jeune fille venue à la montagne pour soigner sa mère tuberculeuse. Idylle bientôt endeillée, car, contaminée, la jeune fille meurt auprès de celle qu'elle a sauvée.

« Pendant vingt ans, à chaque anniversaire, le poète dédiera une élégie à l'ombre de sa bien-aimée. »

Ici intervient Mademoiselle Eveline Bustros qui donne sa belle traduction du « Lion en larmes ».

Plus loin, vient une autre élégie, sur la mort douloureuse d'une fillette qu'a traduite et publiée dans « Loisirs » le poète Khalil Cheboub.

Enfin, et dans le même ordre d'idées, je découvre, dans une conférence du « Journal du Caire » du 24 novembre 1919, la brève note suivante :

« Le Cercle Syrien a inauguré, depuis une semaine environ, la série des thés-concerts organisés pour les matinées des dimanches. Ils sont suivis avec empressement et obtiennent un vif succès. D'aimables sauterelles égayent ces agréables réunions. Hier l'affluence était particulièrement nombreuse. M. Marius Schmeil bey dit une excellente traduction en vers français d'une ravissante poésie sur une « Rose », de Khalil bey Moutran, et dans laquelle la sensibilité ex-

quise du grand poète syrien s'épanouit avec un rare bonheur et une douce philosophie. »

Je ne peux donc qu'abonder dans le sens de mon confrère Berthey et peut-être les lecteurs de cette étude, à laquelle j'ai eu l'honneur d'être appelé à contribuer, me sauront-ils gré de reproduire ici quelques passages de la dite adaptation, plutôt que traduction, du poème en question de mon ami Moutran. J'ai de forts soupçons que sa « Rose », dont il nous conte l'histoire, et dont il vint lui-même me prier de faire la reproduction en vers français (j'en garde le manuscrit arabe écrit et annoté de sa propre main), est la même que celle dont il parle dans les poèmes traduits par Mlle Eveline Boustros et M. Khalil Cheboub.

Le poète Khalil bey Moutran, a un cœur qui n'oublie jamais.

Marius Schmeil Bey

Khalil Moutran Bey



(Portrait-charge)

Quand on prononce le nom de Khalil (l'ami, le chant harmonieux des Muses adorées par lui, depuis sa plus tendre enfance, monte dans l'espace et nous étreint par la douceur de ses accords. On retrouve dans ce chant le poète à l'inspiration pure, nuancée, intarissable, l'homme au grand cœur, accessible aux passions de l'amour et à toutes les souffrances humaines.

Son grand cœur est la source de toutes les richesses spirituelles dont le Ciel l'a doté. Cette bonté

qui se lit sur son visage et s'exprime par les vibrations ardentes de sa voix, nous séduit tous, nous, ses amis, hommes de la Vallée du Nil, peuple du Moyen-Orient et de la Méditerranée.

Sa pensée évoque la hauteur et la pureté des cimes du Liban, la lumière et les chaudes couleurs de notre Ciel d'Orient, et la « Grande Verte » lui a insufflé l'amour du rythme mesuré ainsi que le sens constructif du classicisme.

J'ai eu souvent la joie de le rencontrer quand il habitait à Héliopolis; il avait accepté de vivre éloigné de son travail car il savait que sa présence était utile à des êtres chers qui avaient besoin de son aide et de son encouragement.

Notre voisinage me procurait l'occasion de voyager avec lui entre Héliopolis et le Caire, et de jouir de sa conversation amicale et primesautière, et d'une élévation morale que j'ai toujours admirée chez lui.

Certes, je ne peux pas, pour lui exprimer mon affectueuse admiration, trouver les termes ciselés dont, seul, il a le secret, mais je peux lui offrir en hommage, ainsi que beaucoup d'autres de ses amis, l'expression de mon amitié reconnaissante et de ma très vive sympathie :

Jadis, Alexandrie, célébrait dans ses Temples, les Muses et leur beauté; nous aussi, nous offrons nos cœurs en guise de temples à notre grand ami le poète Khalil Moutran pour y célébrer son chant éternel.

Dr. Sami Gabra

GENIE D'ORIENT ET GENIE D'OCCIDENT



Portrait-charge par Wanly

ORIENT ET OCCIDENT

Je voudrais rapporter ici ce que Moutran a bien voulu me confier quand je lui ai demandé de me dire le secret de l'alliance qu'il a su si bien sceller entre l'humanisme de l'Occident et celui de l'Orient, car c'est bien cela qui a fait couler une sève nouvelle dans les lettres arabes et leur a donné cette immortalité à laquelle ont fait allusion lors des fêtes organisées en son honneur Heykal pacha et Sanhoury pacha. Sanhoury pacha a même été jusqu'à dire, avec ferveur, à peu près ceci : « les routes sont ouvertes par Moutran et les chemins tracés par lui : écrivains, hommes de lettres, marchez dans son sillon ».

J'ai donc, écouté le Maître, et il m'a dit :

« Dans ma toute première adolescence, j'ai

beaucoup lu les poésies arabes : ce qui entretenait, en mon âme, la résonance d'une certaine musique intérieure qui m'enveloppait. Mais je n'avais pas encore pénétré dans les trésors des Maîtres de la poésie arabe. Je trouvais donc ces lectures monotones, je sentais qu'il fallait chercher plus d'originalité et peut-être plus d'ampleur. Me tournant vers les œuvres françaises, je fréquentais en même temps les deux littératures. Grâce à mes maîtres, je commençais à pénétrer dans l'étude des classiques arabes de la grande période islamique, et autres. Je faisais d'immenses efforts de mémoire ; là se situe un travail colossal d'engrangement, qui est nécessaire quand on veut assimiler une langue et son esprit profond.

INFLUENCE FRANÇAISE

En classe de Rhétorique française, je commençais à saisir davantage la grande différence entre les deux pensées et les deux poésies de chacun des côtés de la Méditerranée. Et de plus en plus se posait, pour moi, la question : la poésie arabe doit-elle piétiner, rester en clôture et en stagnation, ou faut-il ouvrir quelques lucarnes, pour lui donner un rayon de soleil une vie nouvelle, un peu d'air ? Je commençai quelques petits essais ».

Khalil Moutran a fait ses études au Collège Patriarcal grec-catholique. Il eut comme maître M. Tourain (de Tours), et l'on sait que la Touraine a donné à la langue française l'accent le plus fin, le plus élégant. Donc pour Moutran la séduction du français se faisait plus attractive à travers cet homme qui était fin, élégant, aimable, sage, pondéré, dont la langue était une audition d'art.

« M. Tourain, vit mes essais, dit Moutran, il m'a dit simplement : « C'est nul. Nul parce que trop riche, trop encombré de sujets, c'est trop compact, trop touffu, trop entassé. La littérature française est faite de simplicité, essentiellement. Souvenez-vous-en d'abord et toujours. Et puis, il faut faire votre choix : vous écrivez ou en arabe ou en français. Ne perdez pas de vue que le progrès d'une langue, se fait toujours aux dépens de l'autre. »

Et c'est au contact de ce maître, me dit Moutran, que j'appris à « délabrynter » ma pensée, que j'appris d'abord à concevoir clairement puis à m'exprimer simplement. Je transportais cet esprit dans mes travaux en arabe ; lisant les chefs-d'œuvre des deux littératures, je ne dépréciais ni l'une ni l'autre. Je réunissais mon matériel, pour arriver à harmoniser les deux empreintes que je portais en moi-même. »

A PROPOS DE MUSSET

Je suspends ici la conversation avec Moutran pour rapporter un fait, et j'en demande pardon à sa très réelle modestie. J'ai appris par des contemporains de sa jeunesse que : Khalil Moutran avait 20 ans lorsque le deuxième personnage du Ministère de l'Education nationale français d'alors le présenta à l'un des plus grands « Salons » de Paris. Et à l'époque, un « Salon » était un « Salon » c'est-à-dire que son prestige avait une certaine action déterminante sur les lettres, ou du moins sur le jugement littéraire de Paris. A cette époque, se discutait le « rang » de Musset, c'est-à-dire que le snobisme, ou l'on ne sait au juste quoi, amenait une certaine presse à placer Musset dans la catégorie des poètes de deuxième ordre. Et la discussion était fiévreuse dans ce salon où Moutran était reçu.

La dame de céans, intéressée par ce jeune étranger au regard très vif, lui demanda ce qu'il pensait de la tentative de diminuer Musset, Moutran, et je le redis, n'avait que 20 ans. Il ne se laissa pas intimider par le voisinage de tant de personnalités. Il dit donc avec assurance, à la dame de céans, que l'Orient suivait avec honneur le mouvement littéraire de l'Occident et que lui-même était fort étonné de cette tentative de diminuer Musset, poète de valeur mondiale et qui bénéficiait d'une admiration justifiée. Il demanda que, sur le champ quelqu'un lise une des œuvres, et qu'on la discute. On lut « Rolla » — A l'issue de la lecture, Moutran demanda à l'aréopage si l'on pouvait trouver, dans une autre poésie, un souffle plus poétique, un élan si beau, une rime si riche, et autant de génie dans la manière d'exprimer les choses ? Moutran parlait avec assurance et une voix décidée. On applaudit beaucoup, et son courage et sa rectitude de jugement. Après cela, Moutran vit s'ouvrir à lui les « salons » les plus distingués.

LA BONNE FORMULE

Moutran, profondément oriental et ne cessant jamais de l'être, bien au contraire, avait, à l'occasion de ces contacts, trouvé davantage encore les

moyens de pénétrer au cœur même de la pensée occidentale. N'est-ce pas à lui que nous devons, à côté de son œuvre originale, les traductions les plus pures des chefs-d'œuvre de Corneille, Racine, Shakespeare, et d'autres œuvres maîtresses dans le domaine de l'Economie politique et de l'Histoire ?

Quand j'ai demandé à mon éminent interlocuteur une « formule-clé » pour que se fasse couramment le « joint » entre la pensée occidentale et l'orientale, il m'a dit :

« La formule est toute simple. Pour un oriental, commencer d'abord par être oriental, c'est-à-dire, avoir une formation profonde, sérieuse, étendue; des études aussi complètes que possible, un esprit ouvert à toutes choses et une bonne connaissance du monde extérieur. Si la connaissance est dirigée dans le but d'arriver à plus de compréhension, plus d'ampleur, les Orientaux découvriront des trésors inouis. Et d'ailleurs en cela ils ne feront que suivre le chemin même des anciens. Les Bédouins avaient emprunté aux Persans, aux Syriens ce qu'ils n'avaient pas et, par une sage assimilation, faisaient que, sous la plume arabe, ceci devenait une chose arabe.

Et Moutran, termine son message par ces paroles très belles : « Dans le domaine des connaissances humaines tout le monde est admis à faire des recherches, à faire son apport et à puiser aux trésors déposés par les autres. Recherchez le Beau, rendez-lui hommage. Et quel hommage plus grand que celui de le faire sien, en se l'adaptant ? »

Moutran a dit ces choses en marquant le point d'une main ferme, et son regard était celui d'un jeune, à qui les années ont donné plus d'élan, et sûrement pas moins d'éclat. Quand, à Paris, à 20 ans, il prenait la défense de Musset, il n'était pas plus éclatant.

Et aujourd'hui il prend la défense de l'Humanisme, le vrai, qui dépasse les frontières.

Il revendique pour tous le droit d'acquérir le Beau, sur quelque rivage que l'on se trouve...

Que Dieu nous garde Moutran et son souffle. On ne fait plus beaucoup de gens de sa taille.

Marie-Catherine Boulad

Prince des Poètes ou Prince - Poète



Khalil Bey Moutran
(Portrait-charge par Sarouchan)

L'œuvre de Khalil Moutran, objet de beaucoup de gloses, est si ample, si multiple, si belle, qu'il serait présomptueux de vouloir en juger sommairement en l'espace de quelques lignes. Et ce n'est certainement pas l'humble profane que je suis, qui se croirait appelé à un tel honneur. Il en est d'autres plus qualifiés qui pourraient en discuter librement à leur aise. Au surplus, l'étroit lien de parenté qui m'attache au grand écrivain n'est pas pour me faciliter la tâche, bien que tout sentiment de sectarisme, même de caste, me soit inconnu, et qu'en somme un tel lien soit plutôt un accident. Si je vous aime profondément, dis-je un jour à l'oncle Khalil, ce n'est pas tant à cause de ce lien accidentel qu'à cause de la noblesse de votre cœur, de la beauté de votre âme. Je sais toute la valeur de l'esprit qui, en ce cycle de votre existence terrestre, a incarné votre corps débile.

Jamais cœur n'a été aussi noble, aussi pur; un cœur exempt de toute laideur, incapable de toute mesquinerie; et c'est sans doute ce caractère olympien qui fait sa grandeur, qui fait que le poète vit entouré de l'admiration et de l'amour de tous. Et tant de vertu se traduit magnifiquement en ses actes comme dans son œuvre; actes et œuvre nés au tré-saillement d'un cœur idéalement humain, d'une âme descendue des hautes sphères et qui promène sa nostalgie en ce monde de boue.

Vous êtes le prince des poètes, lui crie Taha Hussein. Sans doute, mais le mieux ne serait-il pas de dire le Prince-Poète? Un grand seigneur qui prodigue les trésors de son âme, — ceux dont le ciel l'a doté, — pour nous dire qu'écrire c'est peindre, sculpter et chanter, c'est tout l'Art mis au service du génie; c'est rêver, méditer et voir vivre toutes choses, dans un champ sans bornes toujours renouvelé et toujours nouveau, où le lyrique crée, invente, découvre mille ressources cachées; pour nous dire aussi que l'art du poète est toujours créateur et toujours fécond, façonnant le monde à l'infini, le recréant même aux battements d'un cœur intuitif et sensible qui, en mariant le sublime au réel, impose le culte du beau et de l'amour, cet amour qui veut que toute chose s'apparente au bien moral.

Mon cœur vient-il de battre à l'unisson du sien? Je l'espère. Poète-philosophe, son œuvre accuse une unité remarquable, une suite d'idées très rare chez les poètes de tous temps en tous pays, et il semble par là avoir une mission qu'à l'exemple des grands sages de la divine Grèce, il remplit patiemment, méthodiquement. N'a-t-il pas créé une école qui a déjà sa place d'honneur, qui a ses fervents adeptes, à laquelle se formeront de plus en plus et de mieux en mieux les générations futures; cette école où le classicisme même est purifié, où le vers, prenant plus de souplesse et de fluidité, donne au rythme plus d'ampleur et de musique?

C'est un nouvel Ahnaf, disent les uns en parlant du poète; c'est un nouveau Zamakhshari, disent les autres en parlant du linguiste. Il est peut-être l'un et l'autre, plus que l'un et l'autre à la fois, si toutefois l'analogie est possible. Il est surtout lui-même, et il se suffit à lui-même.

Prince-poète, disons-nous; prince des poètes, dit Taha Hussein.

Fouad Abou-Khater

MESSAGES

Dédicace à nos poètes



Le poète entre le Ministre du Liban et feu le Ministre d'Irak.

Pour ne pas offenser l'humilité de notre grand ami le poète Khalil Moutran bey, je m'abstiendrai de le nommer dans ces pages que je dédie à nos poètes dont il est le Maître et le Modèle...

Il est à la fois facile et difficile de parler du poète. C'est facile parce que le poète est un être très humain, très proche des hommes, en qui s'acclimatent, à côté des grandes vertus, celles très humaines de simplicité, de modestie, de clémence et de sincérité.

C'est difficile, parce que le poète puise ses vertus et ses qualités, non seulement dans le fonds commun des codes civils et religieux, ni dans les seuls exemples extérieurs qui s'offrent à son imitation, mais encore et surtout dans une vie profonde de contact direct, et d'union étroite avec le Bien et le Beau transcendants. Pour comprendre un poète, il faut entrer dans le saint des saints de son âme où se déroule le mystère de sa vie intime et de ses relations avec le monde ultrasensible.

Le poète, en effet, le vrai poète, est, comme le mystique, quoique différemment, un homme privilégié. Il jouit d'une certaine « vision » qui, tout en étant imparfaite et obscure, lui permet d'atteindre et de toucher les réalités suprasensibles avec lesquelles nous avons tant de peine à nous familiariser, malgré une dialectique parfois serrée et des efforts très méritoires.

Le poète « voit ». Et lorsqu'il sent, lorsqu'il aime ou souffre, ses sentiments et ses sensations sont transfigurés par sa vision. Comme le commun des hommes, il jouit et il souffre, mais il n'est jamais

banal dans ses joies et ses souffrances. Sa nature délicate en ressent plus vivement les effets et en garde plus longtemps les cicatrices.

Le poète est doué d'ailes. Son âme plane au-dessus des contingences matérielles. Et s'il lui arrive de se livrer à quelque plaisir sensible médiocre, son âme le dispute violemment à l'étreinte de ses sens. Il est soumis, comme tous les humains, aux nécessités du corps, et sujet aux vicissitudes de la chair, mais il n'est satisfait et ne se sent chez lui qu'aux hautes sphères de l'esprit qu'il rencontre au plus profond de lui-même.

Le poète est donc un homme désintéressé, qui, au contact des réalités supérieures permanentes, reconnaît la puérité des biens matériels éphémères. Il ne condamne pas ces derniers, mais il n'y voit qu'un moyen de se libérer des soucis de l'existence, pour se consacrer à ses colloques intimes.

D'ailleurs, le poète n'a pas la tendance que nous avons en général à condamner les personnes et les choses. Il est indulgent. Considérant tout d'assez haut, il s'attache moins aux défauts du détail qu'à l'harmonie de l'ensemble.

Ses relations, comme celles de tous, sont limitées au cercle relativement étroit de son milieu et de sa génération, mais son âme dégagée plus que la nôtre de l'espace et du temps, se meut dans l'univers immense et embrasse du même coup d'œil ses lumières et ses ombres, ses perfections et ses faiblesses.

Le poète souffre de voir le mal, mais il ne juge pas ceux qui en sont les instruments. Il s'attache plutôt au bien qu'il voit et apprécie le mérite des bons. Il a toujours un mot d'excuse pour les faibles.

Si le poète est bon et indulgent parce qu'il voit les choses de haut, il l'est aussi parce que, à quelque hauteur qu'il s'élève, il est toujours très proche de la misère humaine. La misère humaine n'est-elle pas, en effet, la fille — illégitime sans doute — de l'amour incontrôlé des hommes et des choses ? Le poète, apôtre et chantre de l'amour, connaît ce terrain glissant où la grandeur humaine effleure la misère. S'il n'a pas glissé lui-même, il a senti chanceler ses pas sur cette frontière commune où se touchent la vertu et le vice, le bien et le mal.

Certes, le poète et le mystique se dévouent, chacun à sa manière, au bien et au beau. L'un en les consacrant, l'autre en les vivant; le premier en s'en faisant le chantre, et le dernier l'instrument; le poète le prêtre, et le mystique l'hostie.

Mais à l'autel même du sacrifice, tous deux ont frémi en voyant le vice proposer ses offrandes. Aussi sont-ils affectés, mais nullement surpris de le rencontrer encore dans l'esplanade du temple. Ils sont pleins d'indulgence pour ceux qui sont tombés.

Le poète est donc indulgent : il ne juge pas les autres; il ne les condamne pas. Ajoutons qu'il ne méprise rien ni personne. Dans chaque âme, derrière les réflexes apparemment les plus insignifiants, derrière les faiblesses et les défaillances, il voit tout le drame de la vie humaine, qui, pour prendre les proportions souvent médiocres des événements et des choses, n'en est pas moins grand, tragique et émouvant. Si nous ne prenons pas, en général, conscience de ce drame, c'est que nous sommes superficiels et distraits par la figure sensible des personnes et des choses à travers lesquelles il se joue en nous. Quant au poète — je parle du vrai poète — il ne vit pas à la surface de son âme. Sa vie est profonde; ses émotions, ses joies et ses souffrances sont profondes. Il ne s'arrête aux faits extérieurs et aux êtres qui l'entourent que pour les incorporer au drame de sa vie intime. Dès lors il ne faut pas nous étonner si le poète a des égards et de la considération pour des personnes, des faits et des gestes qui peuvent nous paraître ordinaires ou méprisables. C'est qu'il voit, lui, en tous et à travers tout, une lutte intime, un effort, un aspect de ce drame qu'est toute vie. Pé-

nétrant ainsi dans l'intimité des âmes et des vies, le poète est moins exposé que nous aux préjugés et aux appréhensions malveillantes qui sont à la base de nos hostilités.

Nous vivons en dehors les uns des autres, et notre égoïsme, tel un mur d'airain, nous sépare et nous isole. Nous sommes spontanément défiants, et cette défiance nous tient à distance. Le poète est en communion avec tous. Il aborde tout le monde avec bienveillance, abandon et simplicité. Il est à l'aise avec tous; il fraternise avec tous, sans distinction de couleur et de condition sociale. Etant d'une part moins sensible aux apparences et aux valeurs matérielles, et d'autre part plus intérieur aux âmes et plus touché de leur vie intime qui est essentiellement la même en tous, il effectue dans sa pensée et son amour un certain nivellement de toutes les classes et les hiérarchies de la société, et réalise mieux que tout autre le concept de la fraternité humaine.

Ajoutons à tout cela le sentiment de la Présence Souveraine qui n'est pas seulement l'aboutissant, mais le point de départ et l'âme de toute vraie poésie. C'est Dieu, l'auteur de tout bien et de toute beauté, qui est à l'origine et au terme de l'inspiration poétique. Le bien et le beau créés que le poète chante, ne suffisent pas à expliquer son extase et ses accents plus riches encore par ce qu'ils veulent dire que par ce qu'ils disent. Ce que le poète « voit » et entend, n'est qu'un rappel, une touche du Bien et du Beau absolus et immatériels qui font de sa vie une inquiétude aimée et un tourment de l'Invisible à la fois si éloigné et si proche que nous appelons Dieu.

P. E. Zoghby

LEGATION OF LEBANON

Washington

March 25, 1948

Mr. Stavro Stavrinou

Director « La Semaine Egyptienne »
25, Rue Hassan Sabry Pasha, Zamalek
Cairo, Egypt

Dear Mr. Stavrinou,

Thank you for your kind letter of March 16. I regard Mr. Moutran as one of our greatest poets. He has helped to introduce a new style of poetry in the Arabic language. The younger generation is partly molded by the power of his creative imagination. I think the best way in which we can honor him is by dedicating ourselves to the ideals of beauty and harmony which he so fruitfully worshiped.

Sincerely yours,

Charles Malik
Minister.

Avec Khalil Moutran Bey poète des pays arabes...^(*)

Par le Révérend Père Joseph Tawil, Supérieur du Collège Patriarcal et Directeur du "Lien".

— Comment se dessina votre vocation de poète ?

J'étais élève au Collège Patriarcal Grec-Catholique de Beyrouth. J'avais 11 ans quand je fis mes premiers essais en poésie et vous ne serez pas peu surpris d'apprendre que mes premiers vers furent en français et non pas en arabe. Mon professeur de français Mr. Torin me donna ce conseil judicieux :

« Vous avez, me dit-il, un penchant pour la poésie mais il convient que vous le cultiviez dans votre langue maternelle qui est l'arabe. » Ce fut pour moi une révélation et je suivis ce conseil.

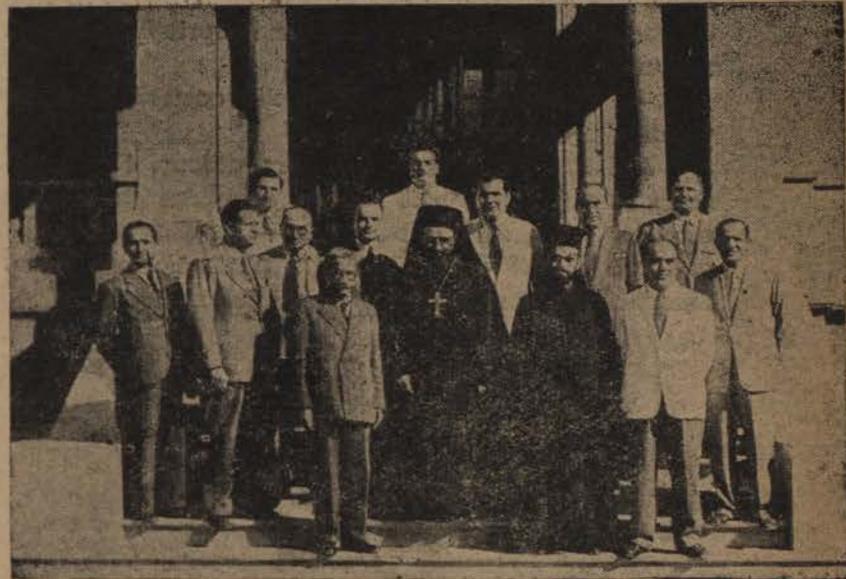
— Quelle importance avait alors le Collège Patriarcal de Beyrouth et quelle était la valeur de son corps professoral ?

Le Collège Patriarcal de Beyrouth était alors à l'apogée de son rendement. Il avait à sa tête l'archimandrite Elias Mansour, homme d'une grande valeur et d'une vaste culture. Quant aux professeurs, il suffit d'en juger d'après les hommes qu'ils formèrent et qui brillèrent dans toutes les carrières. Nous avions pour professeur de français le fameux Mr. Torin avec le Révérend Père Fernel bénédictin français. Mon professeur d'arabe fut Khalil Yazgi et après lui son frère Ibrahim l'illustre écrivain et poète, l'un des plus glorieux représentants de la renaissance arabe. Je vous dirai simplement que ce dernier me menait sévèrement. Il n'admettait pas une imperfection dans mon style qui rappelât de près ou de loin le vocabulaire européen, ce en quoi il me fut très utile.

A ma dernière année j'étais à la fois professeur d'arabe et élève dans le cours supérieur de français. Je ne manquais pas de faire ressortir aux yeux de tous les professeurs et de leurs amis qui formaient une sorte de cercle d'intimes autour d'Ibrahim Yazgi comme les Boustany, les Horani et les autres, la supériorité de la pédagogie européenne comparée aux méthodes désuètes employées jusqu'alors en ce qui concerne la langue arabe.

— Les programmes différaient-ils alors de ceux de nos jours ?

A chaque époque ses besoins. Nous apprenions à côté de l'arabe, le français, les sciences et les mathématiques. Mais il était loisible à chacun d'apprendre l'anglais ou le turc. J'avais un penchant prononcé pour la physique, la chimie et la botanique. Au terme de mes études arabes je fus le seul élève du cours supérieur de français et c'est à cette année surtout que je dois d'avoir appris cette langue. Il faut dire que le Cheikh Ibrahim Yazgi et son



A gauche : le poète Khalil Bey Moutran, au centre l'Archevêque de Galilée Mgr. Georges Hakim; à droite : le supérieur du Collège Patriarcal, Révérend Joseph Tawil; à l'extrême droite : le sculpteur Antoun el Haggar, à l'Amicale des Anciens Elèves du Collège Patriarcal du Caire.

père Nassif furent des maîtres indiscutés et des écrivains de première trempe, ne le cédant en rien aux meilleurs écrivains des temps anciens. Tous deux composèrent des ouvrages qui demeurent encore à la base de l'étude de la langue arabe et dans lesquels nous apprenions, tels que : Makamat Magmaa El Bahrein, les Argouza, Fasl El Khitab, versification, l'éloquence. Nassif imita et même surpassa les anciens tout en s'adaptant aux besoins de son temps. Il composa des traités sur tous les genres étudiés avant lui sans cesser d'être de son époque. Peut-être en voulant simplifier, les éducateurs modernes se sont-ils laissés tomber dans l'excès contraire, sans compter que la masse des matières que l'élève doit apprendre aujourd'hui risque d'encombrer son esprit et ne lui laisse pas le temps suffisant de se les assimiler.

— Quels sont d'après Votre Excellence les facteurs qui déterminent une vocation littéraire ?

A mon sens deux facteurs principaux y prési-

(1) Tout le monde sait la modestie de S.E. Khalil Moutran bey. Les informations que nous avons pu recueillir de lui en ce qui a trait à sa propre personne sont — en pouvait-il être autrement — bien en deça de la vérité. Que Son Excellence veuille bien trouver ici l'expression de nos remerciements pour cet interview qu'il nous accorda.

dent : la lecture et l'observation. L'une et l'autre aboutissent au même résultat qui est la découverte. La première doit être posée et intelligente, la plume à la main. L'observation éveille les facultés de l'élève et lui apprend à trouver par lui-même sans l'aide d'autrui la trame des événements. Le troisième élément qui s'y ramène est le recueillement et la méditation seuls capables d'amener l'esprit à sa pleine maturité.

— Votre Excellence s'est-elle occupée exclusivement de poésie ?

J'ai toute ma vie été un travailleur. J'ai beaucoup bûché et je n'ai négligé d'apprendre aucune science. J'ai cultivé la musique — d'ailleurs la muse qui est déesse de la musique n'est-elle pas aussi l'inspiratrice des poètes ? — et j'ai même composé

des traités sur cet art. Les notions d'histoire, de géographie, de sciences font partie de mon patrimoine littéraire. Peut-être ai-je été utile à la langue arabe en écrivant sur de nombreux genres littéraires inconnus dans sa littérature et en m'efforçant de forger un vocabulaire adapté notamment en éthique dans l'économie politique sans parler du théâtre complètement inconnu dans la littérature arabe. Dans mes poèmes j'ai toujours employé la langue du vrai et me suis éloigné volontairement des pieuses hyperboles et des irréalités qui tentent souvent l'imagination des poètes.

Malheureusement toutes mes compositions sont éparpillées et je cherche maintenant à les réunir. J'y parviendrai si Dieu me prête vie.

R.P. Joseph Tawil

KHALIL MOUTRAN



Le Délégué de S.M. le Roi, S.E. Karim bey Tabet, ayant à ses côtés Khalil bey Moutran, le Délégué du Liban, Me Shebly Mallat et Edgard Gallad bey, représentant le comité d'organisation lors des fêtes organisées en son honneur.

Poète, historien, sociologue, économiste, philologue, rénovateur du théâtre arabe, Khalil Moutran

s'est intéressé à toutes les questions d'ordre intellectuel et moral.

Il a exercé une influence considérable. Pour satisfaire aux exigences de son temps, il a créé de nombreux vocables qui n'ont pas seulement accru et embelli la langue littéraire, mais se sont infiltrés, peu à peu, dans le vocabulaire quotidien. Il fut l'un des premiers à comprendre que la poésie ne pouvait plus, dans son cadre ancien, répondre aux besoins actuels de l'esprit.

Le plus grand poète arabe contemporain est la modestie même. Sa bonté, sa simplicité sont devenues légendaires. Sa courtoisie raffinée s'accorde très bien avec sa sincérité. Il fait songer à ces poètes-philosophes qui ornaient la cour des Khalifes et qui, respectueusement, avec élégance, leur offraient parfois une vérité enclose en un lacs de paroles fleuries, poison ou remède enchassé dans une bague de prix. Le bijou faisait passer la vérité et sauvait la vie de l'orfèvre...

Josée Sékaly

KHALIL BEY MOUTRAN



Le Cercle Syrien avait organisé une réception en l'honneur du grand poète de langue arabe, Khalil bey Moutran lors des fêtes organisées en son honneur.

On voit sur notre cliché, Khalil bey Moutran lisant son poème.

Jules Lemaître a dit de Guy de Maupassant qu'il donnait des chefs-d'œuvre comme un pommier des pommes. Il me semble qu'on pourrait appliquer cette savoureuse image à Khalil Moutran. Mais là s'arrête la ressemblance. Maupassant savait en effet fort bien tirer parti de ses romans sur le plan matériel tandis que Khalil Moutran a magnifiquement jeté ses poèmes aux quatre vents, semant à pleines mains sans se soucier le moins du monde de récolter et surtout d'engranger.

Venu de son Liban natal, il avait fait un détour de taille pour aller boire en France aux sources de la culture occidentale. Au Caire, il débute par un magnifique discours improvisé puis, ironie du sort, traduit un traité d'économie avec Hafez Ibrahim. Il se consolera de n'y pouvoir créer des métaphores en y forgeant des néologismes techniques ! Ce domaine ingrat et difficile de la traduction, il continuera d'ailleurs longtemps à le cultiver mais en s'attaquant à des œuvres plus proches de sa propre nature. Il passera des drames de Shakespeare aux tragédies de Corneille et de Racine et des « Harmonies » de Lamartine aux « Nuits » de Musset.

Toute sa vie, avec un détachement qui le rapproche de Stéphane Mallarmé, de hautaine mémoire, il se refusera à faire de sa muse un gagne-pain. Et cependant il est bien loin de la richesse, voire de l'aisance; en outre il a une famille à sa charge.

Sachez qu'il n'a jamais publié qu'un seul recueil

de vers, « Diwan el Khalil », et ce, au seuil de sa maturité.

Si une édition de poèmes qu'il a éparpillés pendant près d'un demi-siècle dans tant de revues et journaux va enfin voir le jour, c'est grâce à l'effort de ses admirateurs affectueusement groupés autour de sa vieillesse qui ne connaît en fait d'or que celui des lauriers « plaqué en cercle autour des tempes ».

Le succès ne s'était pourtant pas fait attendre. Dès 1913 il était solennellement fêté au Caire par l'élite du Monde Arabe, déjà uni sous le signe de la culture.

Oui, dès cette époque, on avait reconnu, proclamé son talent... N'employons pas le mot « génie » puisque d'après les Goncourt, le génie c'est le talent d'un homme mort... Et pour ma part je souhaite encore longue vie à ce merveilleux ami qu'est Khalil Moutran Bey.

Talent ou génie, il amalgame en tout cas des qualités presque contradictoires, miracle qui fait de son œuvre, si j'ose dire, la Fontaine de Jouvence où se renouvellera la poésie arabe.

Respectueux de l'essentiel de l'archaïsme, il s'impose par l'originalité de l'inspiration et la profondeur de la pensée. Il modernise la forme en composant des « mouchahat » qui rompent en lisière avec la rime unique tout en frappant des maximes en vers harmonieux. Et il est le premier poète arabe à se soucier de l'unité dans une œuvre.

Mais il tient à prouver qu'il n'est point devenu novateur par manque de virtuosité. Il est classique quand ça lui chante. Dans son fameux poème « Néron » il rtussit à aligner quatre-cent-vingt vers sur une seule rime. « Néron », comme « Rhamsès II » et « La Grande Muraille de Chine », est l'un des grands poèmes où il développe les thèmes qui lui sont chers : amour de la liberté, foi dans le progrès, haine de la tyrannie.

Ce sont ces sentiments que l'on retrouve encore dans « Le Meurtre de Buzour Jomouhr » que je vais vous lire dans une traduction pour laquelle Moutran lui-même a bien voulu me prêter son précieux concours.

*Buzour Jomouhr, ministre intègre, ayant déçu
A Kosrorès, dès ce matin ne sera plus.
Oh ! de ce vizir juste et grand, dans la mémoire
Des Persans à jamais reflourira la gloire !
Mais aujourd'hui la foule accourt de toute part
A ce spectacle horrible en n'offrant au regard
Qu'allégresse... Oui, pourtant, feinte sur les visages,
La joie est-elle plus qu'un manque de courage ?...
Tous le savent; celui que le destin trahit,
Sous un despote a fait prospérer le pays.
Est-ce amour qui s'exprime ou haine qu'on refoule,*

Cette immense rumeur qui monte de la foule
 Quand apparaît, tout seul au sommet de la tour,
 Le tyran Kosrorès... Tel Ormuz, sous son regard
 Apparat de bijoux il brille, il étincelle.
 La majesté de la splendeur de lui ruisselle.
 Il est soleil et dieu et constellation,
 — Sereinement féroce ainsi que le lion.
 Sur cette tour pareille à quelque auguste temple,
 Statue en vie il est celui que l'on contemple,
 L'échine toujours courbe, en se voilant les yeux.
 Au pommeau de son glaive un saphir, grand œil bleu
 Plein de fauves lucurs, semble faire le compte
 De ce troupeau humain qu'il fascine et qu'il dompte.
 Soudain le bruit grandit, tonnerre devenu.
 Le grand homme enchaîné, portant haut son front nu,
 Approche... Le voici sur la peau de panthère
 Où va rouler sa tête au vol du cimetière.
 Alors, selon l'usage antique, le bourreau,
 Redoutable, géant au muffle de taureau,
 Par trois fois crie « Est-il quelqu'un qui vienne en aide
 Au condamné?... Si oui, qu'il s'avance et qu'il plaide! »
 Par trois fois un silence abject seul lui répond...
 Le Roi lève la main et le supplice est prompt.
 Telle une barque aux voiles blanches que la houle
 Porte, une jeune femme a traversé la foule
 En courant droit au mort, visage à découvert.
 Kosrorès, à qui rien n'échappe, mande vers
 La violeuse de la coutume en émissaire
 Il la rejoint, penchée en pleurs sur le suaire.
 « Sa Majesté, dit-il, te demande pourquoi
 Tu t'oses dévoiler la face, — Apprends au Roi,
 Répond l'agenouillée en redressant sa taille,
 Que je n'ai point agi sans raison... et qui vaille !
 Car il n'est plus de grand, ici, que Lui tout seul.
 L'autre grand homme est par Sa faute en son linceul.
 A contempler ce peuple, humble, passif et lâche
 Alors qu'allait périr celui qui prit pour tâche
 De faire son bonheur, eh bien moi, moi qui suis
 La fille de Buzour Jomouhr, sa fille à lui,
 J'ai jugé qu'il était désormais inutile
 De conserver mon voile... Oh ! le Roi peut, tranquille,
 Disposer des destins de ce peuple. Il n'a plus
 De mâles pour sujets sauf des enfants perclus.
 Comment aurai-je enfreint les saintes habitudes
 Puisqu'il n'est pas un homme en cette multitude !

Mais il existe une autre face du talent de Moutran que je voudrais mettre en relief, Moutran est aussi un grand poète de l'amour.

Comme Cyrano il pourrait s'écrier :

*Car nous sommes de ceux qui pour amante n'ont
 Que du rêve soufflé dans la bulle d'un nom.*

Ecoutez la romanesque histoire de son cœur.

A vingt-et-un ans il s'éprend d'une jeune fille venue à la montagne pour soigner sa mère tuberculeuse. Idylle bientôt endeuillée, car, contaminée, la jeune fille meurt auprès de celle qu'elle a sauvée.

Pendant vingt ans, à chaque anniversaire, le poète dédiera une élégie à l'ombre de sa bien aimée.

J'ai la bonne fortune de pouvoir vous faire connaître l'essentiel de l'une des plus célèbres : « Le Lion en Larmes », grâce à la traduction de Mademoiselle Eveline Bustros. (1)

Voici, en final, une autre élégie, composée, celle-ci, sur la mort douloureuse d'une fillette. Vous pensez déjà aux fameuses stances de Malherbe... Eh bien ! le curieux, l'extraordinaire, c'est que le poème de Moutran, goûté à travers la traduction de Khalil Chebol que vient de publier la somptueuse revue « Loisirs », ce poème, dis-je, s'apparente plutôt aux œuvres volontairement flou et de versification invertébrée qui caractérisent la poésie occidentale d'à présent. Précurseur d'une civilisation à l'autre, quel beau titre ! Mais jugez par vous-mêmes si je ne m'égare pas.

*Es-tu partie, le Matin, en suivant les traces
 de son étoile;*

*Où, après le lever du Jour, en exhalant le dernier
 souffle*

d'une fleur qui se fane;

*Où, à Midi, en te désagrégeant telle une goutte d'eau
 due par la flamme;*

*Où, le Soir, en nous faisant assister au double coucher
 d'un soleil à l'horizon et d'un autre dans un linceul;*

*Où, la Nuit, en rendant plus épais son voile noir, par
 un mystère qui t'a élevée à un autre mystère;*

*Où, par pleine Lune, en mêlant tes gémissements
 à la pâleur de la Lune*

*O désolation de ton enfance !... Mais quelle désolation
 peut égaler*

le grand drame de ta mort !

*Tu n'as réalisé aucun désir, tu n'as atteint aucun but
 dans ta vie.*

*Par contre, sans péché, tu as été livrée
 à une tyrannie sans merci.*

*Et ainsi tu as passé ta courte vie dans la souffrance,
 sans savoir pourquoi.*

Et tu es morte sans savoir pourquoi.

Gaston Berthey

(1) Voir « La Semaine Egyptienne », page 33 No. 17-18, 1946.

KHALIL BEY MOUTRAN

l'ami de tous et de chacun.

par Mme ZOË GHADBAN



Portrait de la mère du poète

Que dirai-je de notre cher Khalil Moutran quand tant de poètes et d'écrivains célèbres s'empressent de célébrer ses qualités rares et son génie ? Dès le jour où j'ai fait sa connaissance il est resté pour moi l'incarnation de la pensée humaine dans ce qu'elle a de plus divin et l'émanation d'un cœur noble et généreux. C'est de ce cœur aimant que je veux parler.

Khalil est l'ami de tous et de chacun. C'est l'ami des jours difficiles et des heures sombres ; l'ami des grands bonheurs et des douces espérances. Se confier à lui c'est s'alléger du poids lourd d'un souci ou intensifier une joie rare.

Qui de nous n'a pas connu Khalil à l'heure où descend le soir assis dans le coin habituel d'un salon. Ses mains fines appuyées sur les bras d'un fauteuil, le visage éclairé par les rayons discrets d'une douce lumière et parlant de sa voix harmonieuse. Il parle pour distraire, pour encourager, pour instruire, et surtout pour consoler. Et lorsqu'il s'est tu, lorsqu'il a quitté ce coin familial, une exhalaison de son âme est restée là où tout à l'heure sa parole captivait tout le monde. Vous rappelez-vous une fête intime à laquelle notre cher ami n'a pas participé ? Aux

mariages, aux baptêmes, aux anniversaires, il est toujours présent semant un peu sa pensée et son cœur. Il tend la main aux faibles et aux malheureux. Se dépouillant, ne gardant rien pour lui, il donne sans cesse, il donne tout. Sa parole éloquente s'adresse aux riches et aux puissants pour régler la situation d'un jeune homme, ou aider une famille malheureuse.

Mais pour lui, il n'a recherché ni les hommes, ni la fortune. Les honneurs lui sont venus avec une spontanéité et une unanimité rares. Quant à la richesse, il ne l'a jamais souhaitée ayant en lui dans son for intérieur une richesse plus importante que tous les biens de ce monde. Dans ce siècle où le matérialisme fait loi, où les guerres sévissent, où les hommes luttent et souffrent, cet homme nous montre un désintéressement parfait et nous enseigne à nous élever au-dessus de nos passions, au-dessus de nous-mêmes.

Il n'est pas facile d'aimer tout le monde, et d'être aimé de tous à travers la différence des caractères et des penchants, ainsi que la rivalité des intérêts. Celui qui possède ce pouvoir ressent un bonheur sans égal.

Qui l'a mieux possédé ? Qui l'a mieux senti que notre chère poète ? « Cet oubli de soi qui, selon Bernardin de St Pierre, est une vertu qui consiste à faire le bien pour le bien même sans aucun désir intéressé » cette vertu ne rayonne-t-elle pas dans chacun des gestes de notre grand ami ? N'a-t-il pas toujours fait le bien sans aucun espoir ?

Et c'est cette qualité qui lui a gagné les cœurs des Egyptiens, des Syriens, des Arabes et des étrangers. Et ce qui est remarquable en Khalil Moutran et qui dépasse encore son inspiration poétique qui l'a placé au premier rang de nos poètes contemporains, c'est cette bonté, cette humanité, et ce désintéressement, plus sublimes à mon avis, que son génie poétique.

Mme Zoë Ghadban

Quelques Visages Féminins de la vie de Moutran



Portrait-charge par Wanly.

Du propre aveu de Khalil Moutran, le sentiment le plus parfait qu'il éprouve fut celui qu'il voua à sa mère.

Malaka Moutran était d'une culture moyenne, mais d'une droiture et d'un courage sans pareils, et d'un dévouement à toute épreuve envers les siens. Aussi lorsque Khalil, qui s'était quelque peu occupé de politique dut, à l'âge de 25 ans se résoudre à quitter la Syrie et le Liban fut-ce elle qui l'incita à partir pour le Chili où lui paraissaient promis fortune et succès. Le voyage tourna court, Khalil revint après un séjour de quatre mois en France. Malaka l'accueillit en le félicitant de revenir à l'Orient où de nouvelles conditions pouvaient s'avérer favorables à l'accomplissement de sa destinée. Par la suite Khalil va s'installer en Egypte. Mais il doit bientôt se rendre en Syrie où des déboires finan-

ciers avaien fortement ébréché le pécule paternel. Il en ramènera deux sœurs, trois frères, son père et sa mère qu'il héberge.

Pendant les années de cohabitation qui suivirent s'accrut certes la passion filiale du poète. Confidente compréhensive, conseillère émérite sa mère incarnait la femme idéale, celle en qui s'épanouissent noblesse et prudence, force et grâce, celle « dont les pas honorent la terre et les regards le ciel ».

Le Khédivé Abbas Helmy ayant décidé de rendre un hommage solennel à Khalil Moutran, le plus illustre parmi cette élite d'émigrés syriens et libanais qui déclanchèrent en Egypte la renaissance littéraire arabe dont s'enorgueillissent ces cinquante dernières années, sa vieille mère toute vacillante sous le poids des ans et de l'émotion tint à venir écouter les louanges qu'adressèrent à son fils en cette séance mémorable, les meilleurs écrivains venus des quatre coins du monde arabe. Et au moment où le délégué du souverain s'appêtait à remettre à Khalil la cravate de commandeur du Medjidié l'on entendit ce fils demander en toute simplicité s'il n'était pas possible qu'elle fut plutôt nouée au cou de sa mère.

Je ne sais, en vérité, s'il sera jamais facile aux futurs biographes de Khalil Moutran d'acquérir plus de connaissances que ses contemporains sur l'amour mystérieux qu'il porta à une jeune étrangère morte de consommation.

Elle était venue avec sa mère en Egypte à la recherche d'un soleil revigorant. Pendant plus de trois ans le poète arabe hanta le chevet de la petite nordique. Et lorsqu'elle eut disparu de ce monde — sagesse ou folie ? — il lui sembla longtemps que l'existence n'était plus qu'un devoir.

Cet amour, cette douleur firent de Khalil Moutran le « poète des élégies ». Pendant plus de vingt ans à chaque anniversaire de cette mort déchirante; il en écrivit une, en souvenir de la défunte.

Un sentiment de toute autre nature, une amitié prudente et sage, lia Khalil Moutran et l'éblouissante Maïe Zéadé. La plus douée et la plus célèbre des poétesses arabes attachait un grand prix à ses conseils. Et que lui recommandait-il sinon de se méfier du dangereux encens que l'on brûlait à ses pieds, et de garder haute et fière la conscience de son métier d'écrivain.

Voici une anecdote qui donne une idée exacte de leurs rapports :

Maïe avait été invitée à faire une conférence à l'école américaine d'Assiout. Sa mère tombant gravement malade, elle pria Khalil Moutran d'aller la remplacer. Celui-ci accepta tout en n'ignorant pas qu'il aurait à affronter la déception du public, car Maïe était, à juste titre, très prisée comme conférencière; sa voix était très harmonieuse et elle avait le don de vivifier tous les sujets. Khalil commença donc en exprimant ses regrets de l'absence de Maïe et puis avec une bonne grâce exquise, il se mit, après l'avoir vantée, à citer de ses phrases et à mimer de ses gestes. Il tourna ainsi la difficulté au bénéfice de la camarade absente et à l'amusement de l'auditoire.

Une autre femme non moins exceptionnelle sut s'attirer la dévotion du poète : Hoda Hanem Charaoui si vivante encore en nos mémoires, avait sans cesse

recours au dévouement de celui qu'elle dénommait l'homme le plus désintéressé et le plus sûr !

Quant à moi, mes souvenirs de l'amitié si délicate qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre me restituent une ambiance d'une rare élégance morale.

Khalil Moutran se faisait un devoir d'assister à toutes les réceptions de la championne du féminisme égyptien. A chaque mardi de l'hiver il arrivait le plus souvent emmitouflé dans un gros manteau et un épais cache nez qu'il ne se décidait pas à quitter.

Elle en qui l'âge n'éteignait ni l'étincellement du regard, ni la fraîcheur du sourire, ni la vivacité des gestes, s'empressait au devant de lui et n'avait de cesse qu'elle ne l'eût installé dans le meilleur fauteuil. Reprenant alors la conversation interrompue, elle s'efforçait d'y faire présider le poète ravi, tandis que les visiteurs ne l'étaient pas moins de voir tant de bonne grâce d'une part et tant de modestie respectueuse de l'autre.

Marguerite Norman

LA VIOLETTE

Ecoute ce que dit la fleur modeste au charme ailé :

*Mes doux espoirs et mes souffrances
les tristes réveils et les rêves inachevés
qui reflètent la course des jours,*

*Je les exhale en souffle parfumé
pur de tout mensonge, pour ceux qui sont loin
et ceux qui sont à mes côtés.*

*Je livre aux regards des aspects de ma beauté
leur conférant ainsi un éclat qui réjouit
sans feinte ni hypocrisie.*

*Avare de mes charmes je prodigue mon parfum
en guise de reconnaissance à Dieu le Tout-Puissant.*

*Et s'il était ici-bas quelque poésie
celle-ci serait la mienne.*

Khalil Moutran

(trad. de l'arabe par Ahmed Rassim)

UN POÈTE DE CHEZ NOUS



Un groupe de personnalités à la soirée donnée en honneur du poète par S.E. le Ministre du Liban.

Je sais que chaque fervent des Lettres Arabes peut revendiquer cette propriété. Khalil Moutran n'a-t-il pas été consacré, officiellement, « Poète des Pays Arabes » ? Mais enfin, nous, enfants de sa Montagne, nous qui l'avons aimé dès notre plus tendre enfance, qui avons entendu nos parents réciter ses vers en s'émerveillant « bénissant son nom de louanges éternelles », nous qui l'avons trouvé alors que nous avions besoin d'être aidés, consolés, soutenus, alors que nous avions besoin d'être fiers et d'être bercés, d'être armés et d'être défendus, ne pouvons-nous pas dire qu'il nous appartient un petit peu plus qu'à ceux qui admirent ses écrits sans savoir quelle ascendance les a préparés, quel terroir les a inspirés, quelle lumière les a éclairés ?

Lors d'un voyage au Liban, dans le plateau doré de la Békaa, nous nous étions arrêtés à Baalbek, la ville du Dieu-Soleil, la ville choisie par les anciens pour élever l'un des temples les plus grandioses qui fût, nous avons eu la joie de voir Khalil Moutran au milieu des siens. Des siens, c'est-à-dire des gens fins, cultivés, qui ont joué leur rôle dans les Lettres et la Politique, sacrifié leur vie, leurs biens, leur liberté. Et dans ce milieu, Khalil Moutran était aimé, respecté, vénéré. Et un peu de cet amour a rejailli sur nous, ses amis. L'on nous a retenu toute la journée pour manger le mouton farci et toute la nuit pour entendre réciter des poésies. Et j'ai gardé, de cette rencontre, un souvenir inaltérable.

Je l'avais connu avant; je l'ai souvent revu après. J'ai vu que l'homme, chez lui, est à la hauteur

du poète. Jamais on ne s'est adressé en vain à son cœur, à son intelligence. Il a le don de rapprocher les êtres et de leur faire offrir ce qu'ils ont de meilleur en eux. Au feu de son cœur généreux, tous les égoïsmes se fondent. Devant sa bonne volonté, les indifférences sont secouées. Béni soit celui qui aime le Beau et le Bien à la fois !

Comme les sources de la Montagne, son verbe est abondant, lumineux. Point de société qu'il ne captive par sa conversation plaisante, sa philosophie souriante, son esprit enjoué, éloigné de toute médisance, de toute sévérité. Lui qui a tant produit, tant lu, tant traduit, il ne fait jamais montre de ce qu'il sait. Il a été en contact avec les grands de la terre, il n'en parle jamais. Il a assisté à des drames violents qui ont failli briser des cœurs : il ne fait jamais mention de son œuvre qui a calmé, apaisé, réuni. Il a aimé lui-même (est-ce indiscret de le dire ?) ici, à Alexandrie. Nul n'a su combien il a souffert, combien il a pleuré. Romantique, il a chanté ses larmes comme l'auteur des Nuits.

Il a eu, matériellement parlant, des hauts et des bas dans sa vie. Jamais ses amis n'ont senti son humeur s'altérer, ses attentions diminuer, son dévouement se dérober. Heureux celui qui a su se construire un autel dans tous les cœurs.

Je ne résiste pas au plaisir de vous transcrire cette élégie de Moutran traduite par le poète Khalil Chébout :

Élégie sur la mort d'une fillette de douze ans.

*Es-tu partie le matin en suivant la trace de son étoile
Ou après le lever du jour en exhalant le dernier souffle d'une
fleur qui se fané
Ou à midi, en te désagrégeant telle une goutte d'eau due par
la flamme
Ou le soir en nous faisant assister au double coucher d'un
soleil à l'horizon et d'un autre au lit
Ou la nuit rendant son voile noir plus épaisse par un mystère
qui t'a élevée à un autre mystère
Ou pendant la pleine lune, mêlant tes plaintes à la pâleur
de la lune
O désolation pour ton enfance. Mais quelle désolation peut-elle
égaler le grand drame de la mort ?
Hélas ! Tu n'as réalisé aucun désir ni abouti à aucune fin
dans ta vie
Tu as été livrée sans péché à être tyrannisée sans merci.
Et ainsi tu as passé ta courte vie dans la souffrance sans
savoir pourquoi
Et tu es morte sans savoir pourquoi.*

Calypso Garzouzi

La Troupe Nationale Egyptienne

et

KHALIL BEY MOUTRAN

Formée en 1935, la Troupe nationale égyptienne a acquis en peu d'année, grâce à son Directeur, Khalil Moutran bey, une renommée non seulement en Egypte, mais dans tout l'Orient. C'est ainsi qu'elle fut rapidement classée au premier rang des troupes théâtrales et devint la plus célèbre que le pays ait connue.

Le Ministère de l'Instruction publique disposant d'une donation pour l'encouragement des pièces de théâtre, sur la proposition de la Troupe nationale, accorda ce montant pour un concours. La Troupe nationale égyptienne, voulant stimuler les auteurs et les traducteurs de pièces et les porter à lui présenter leurs œuvres organisa donc, le 4 décembre 1937, un concours qui fut doté de trois prix importants. Cette heureuse initiative enrichit le répertoire de la Troupe de trois pièces classiques.

Un lieu pour la culture physique a été affecté au siège de la Troupe où tous les artistes doivent s'entraîner, chaque matin, aux exercices de gymnastique pour fortifier leurs corps; pour développer leurs muscles, et pour se faire aux exercices indispensables afin de se conserver.

Une clinique a été ouverte au siège de la Troupe où un médecin s'est mis à la disposition des artistes malades qui viennent le consulter, et qui se rend aux domiciles de ceux-ci toutes les fois que le cas de leur maladie l'exige.

La Troupe nationale égyptienne possède de vastes magasins qui ont été agrandis, tout dernièrement afin de pouvoir contenir les décors et les costumes qui sont, sans cesse, enrichis par de nouvelles et nombreuses acquisitions.

Le Comité pour l'avancement du théâtre projetait, depuis quelque temps, la fondation d'un institut théâtral. A l'une de ses réunions, il fut décidé d'exécuter, le plus rapidement, ce projet. Effectivement, deux mois après l'Institut théâtral fut créé. Sept acteurs et deux actrices y furent admis. Il combla ainsi une lacune, car sa fondation était impatientement attendue. Son local fut offert gracieusement par l'Université Fouad Ier. Les cours de l'enseignement dans cet Institut furent tenus en arabe, en anglais et en français par des professeurs spécialisés. Les artistes suivaient, en outre, un cours culturel qui comprenait un enseignement général, donné à l'Université, et s'étendant sur les Lettres et l'Histoire. Le résultat de cette expérience fut on ne peut plus satisfaisant.

Ce même Comité suggéra d'envoyer en mission, pendant l'été de 1937, sept étudiants afin d'entrer à l'Institut « Oldvic » de Londres pour être formés, rapidement, à l'art théâtral, à condition d'être choisis de l'Institut égyptien de théâtre. Cette suggestion fut prise en considération, et la mission partit, en effet, en juillet 1937 et fut chaleureusement accueillie par S.E. Hafez Afifi pacha alors Ministre d'Egypte à Londres. S.E. l'entoura de sa sollicitude et, suivant les rapports recus, les étudiants remplissaient, sérieusement, leur tâche, et le directeur de la Troupe s'occupait continuellement d'eux.

Donnant suite à une décision du Comité pour l'avancement du théâtre et après examen minutieux, 4 jeunes artistes de l'Institut furent délégués en France afin d'être initiés aux secrets de la mise en scène; des travaux des décors, et du maquillage; sans compter la bonne diction et le jeu parfait. En outre, un acteur de la Troupe nationale délégué en mission officielle les rejoignit à Paris. Là, ils furent admis dans un conservatoire très connu afin d'achever leur formation. Ils furent autorisés à assister aux répétitions et représentations des pièces de certains grands théâtres de cette ville et admis également pour s'exercer. Les rapports qu'ils adressaient aux autorités compétentes d'ici envisageaient un succès dans leur mission. Parmi ceux-ci, il y eût qui rentrèrent porteurs de certificats et de diplômes.

La Troupe nationale égyptienne a un Comité de musique dirigé par des professeurs égyptiens qui ont fait leur stage dans un conservatoire en France. Ils composent des morceaux de musique qui sont joués par l'orchestre de la Troupe pendant les représentations ou durant les entr'actes.

La Chambre des députés ayant manifesté le désir de voir se former une troupe spéciale de musique et de chant, on a donné toute l'attention en vue de mettre à exécution cette suggestion en ayant recours aux musiciens de la Troupe nationale égyptienne; aux musiciens et chanteurs de la section de musique du Ministère de l'Instruction publique; ainsi qu'aux chanteurs et musiciens appartenant à des théâtres et des scènes privés. Après avoir examiné soigneusement ce projet, la Direction de la Troupe nationale en exécuta fidèlement le plan et espère, d'ici peu, réaliser ce vœu parlementaire.

En 1937, dans le désir d'être conseillé par les avis judicieux d'un technicien en la matière afin d'orienter la Troupe nationale égyptienne vers un avenir prometteur, il fut décidé de faire appel aux services d'un expert européen pour les questions d'ordre théâtral. A cet effet, le Ministère de l'Instruction publique convoqua en Egypte, M. Emile Fabre, ancien directeur du Théâtre de la Comédie Française à Paris, qui occupa ce poste durant vingt et un ans. Il vint en Egypte et passa six mois parmi nous durant lesquels il étudia minutieusement l'état de la Troupe et tous les détails concernant ses méthodes et procédés. Il visita les divers théâtres du Caire et observa attentivement l'état des publics de ces théâtres ainsi que ceux des cinémas. Il visita également les lieux d'inspiration du Pays, aussi bien dans la Basse que dans la Haute-Egypte, pour la composition des récits locaux destinés à être joués dans les grandes représentations publiques. Il assista à de nombreuses répétitions et représentations de la Troupe et parvint, de cette manière à la connaître à fond. Il étudia aussi son organisation administrative et examina son budget; il parcourut ses magasins.

Plusieurs de nos auteurs déclamèrent, devant l'expert, une traduction textuelle de pièces dues à

leurs plumes. M. Fabre leur fit de justes observations concernant les points faibles et le manque de perfection de ces pièces ou bien au sujet des passages susceptibles d'être améliorés; il répondit, de bonne grâce, à toutes les questions que lui posèrent ces Messieurs quant au Conservatoire et quant aux missions théâtrales à l'étranger. Il dressa un rapport détaillé dans lequel il exposa ses impressions au sujet du théâtre égyptien tout en exprimant ses opinions. Il prodigua à la Troupe nationale égyptienne de précieux conseils qui portèrent leur fruit, car ils furent exécutés à la lettre, et aboutirent ainsi à un brillant résultat. Un vaste programme fut tracé tendant à exécuter, à l'avenir, ce que les circonstances de l'époque n'ont pas permis de réaliser.



A son retour en France, M. Fabre fut officiellement chargé, par l'Administration des Beaux-Arts d'Egypte, de s'occuper des délégués de la Troupe à Paris. Il a fait parvenir ici régulièrement d'excellents rapports qui augurent, pour ces délégués un avenir en perspective.

Durant sa mission en Egypte, M. Emile Fabre, a remarqué les qualités prodigieuses chez l'acteur Egyptien et son rare talent. Il envisagea l'existence de vedettes égyptiennes qui rivaliseront bientôt, avec les meilleurs artistes de l'étranger.

« Pour couronner la Troupe nationale égyptienne en l'espace d'un an et 9 mois d'un si magnifique résultat, toute autre nation de l'Occident aurait mit

de longues années à travailler au progrès de sa scène afin de pouvoir arriver à le faire ». C'est la déclaration que fit M. Fabre, avant son départ, à M. Khalil Moutran.

Composée d'acteurs de talent comme MM. Georges Abiad, Hussein Riad, Menassa Fahmy, Abbas Fardos et Mmes Fardos Hassan, Dawlat Abiad etc., la Troupe nationale égyptienne fit son inauguration au Théâtre Royal de l'Opéra. Ses représentations ont lieu durant les intervalles qui laissent libre cette Salle de mi-mars à fin avril et de mi-octobre à mi-novembre.

Au hasard de la plume, j'énumère quelques-unes des pièces, de cette excellente Troupe, qui furent jouées au Théâtre Royal de l'Opéra : « Les habitants de la cave », « Le roi Andromaque », « Le marchand de Venise », « Le fruit défendu », « L'orpheline », « Le crime et le châtement », « Le miracle », « Sapho », « La flamme sacrée », « Le secret de la suicidée », « La Sublime Porte », « Nos filles », « L'amour et l'intrigue », « L'étrangère ».

J'ai eu l'occasion d'assister à « Othello » de Shakespeare que le directeur de la Troupe a si parfaitement adapté à l'arabe. Je fus ébloui. Le scénario; la mise en scène; les magnifiques tableaux; les beaux décors; les riches costumes; les artistes et, en un mot, tout dans cette pièce, qui eut un succès colossal, émerveilla le public et lui donna un idée nette des progrès réalisés, en peu de temps, par la Troupe nationale. Le principal interprète d'Othello, M. Georges Abiad, déploya ses fameuses qualités de grand acteur et se surpassa. D'un jeu naturel et d'un accent parfait il fut, à juste titre, admiré et applaudi. Ce fût un vrai régal qui attira, soit aux acteurs, soit au metteur en scène, l'admiration générale des spectateurs. « Othello » fût l'apogée de la Troupe nationale égyptienne. Le public nombreux et assidû de cette dernière découvrit, plus tard, dans lap ièce intitulée : « Les esclaves de l'or », un chef d'œuvre qui obtint un succès immense. J'espère que cette pièce sera redonnée prochainement afin de ne pas priver, de ce beau spectacle, les amateurs du théâtre arabe qui ne l'ont pas encore admirée.

La Troupe nationale commença sa saison actuelle par « La fin du monde », une pièce on ne peut plus réussie.

Il reste à espérer que la Troupe nationale égyptienne occupera bientôt, un théâtre qui lui sera réservé et où elle pourra travailler avec plus de liberté; car, comme on le sait, le Théâtre Royal de l'Opéra, voit se succéder, au cours de sa saison, troupes anglaise et française; de sorte que le temps trop bref qui lui est laissé ne lui permet pas de faire passer toutes les pièces dont elle dispose.

Habib Moutran

La Bière

STELLA

EST ET RESTERA

La Première du Pays



HELLENIC AIRLINES

“HELLAS”

ont le plaisir d'annoncer l'extension, jusqu'à Alexandrie, de leur ligne Athènes-Londres, inaugurant ainsi un service bi-hebdomadaire entre Alexandrie, Athènes et Londres.

ALEXANDRIE - ATHENES

DIMANCHE — Départ : Alexandrie 06 h. 30 JEUDI — Départ : Alexandrie 14 h. 00
DIMANCHE — Arrivée : Athènes 10 h. 00 JEUDI — Arrivée : Athènes 17 h. 30

Jonction avec le service direct Athènes-Londres qui part d'Athènes à 11 h. 00.

ATHENES - ALEXANDRIE

JEUDI — Départ : Athènes 09 h. 00 SAMEDI — Départ : Athènes 14 h. 00
JEUDI — Arrivée : Alexandrie 12 h. 30 SAMEDI — Arrivée : Alexandrie 17 h. 30

Jonction avec le service direct Londres-Athènes de la veille.

Prix des billets Alex.-Athènes Alex.-Londres

Aller L.E. 17,000 L.E. 61,500 Aller et retour ... L.E. 30,600 L.E. 110,600

Plus 15 % de la moitié du prix du retour imposé par le Fisc du Gouvernement Grec.

Surcharge : (bagages) P.T. 17 par kilo Fret P.T. 13,5 par kilo

Bagages Franco de port 30 kilos.

Pour tous renseignements s'adresser à :

MISR SHIPPING S.A.E.

Le Caire — 48, rue Ibrahim pacha, Tél. 46302/3.

Port-Tewfick — Immeuble Messageries Maritimes, Tél. 134.

Alexandrie 30, rue Chérif pacha, Tél. 29617.

Athènes — 4, rue Mitropoleos — Tél. 33114.

Port-Saïd — Rue Eugénie, Tél. 610.

AINSI QU'AUX DIVERSES AGENCES DE VOYAGE

ALEXANDRIE

PORT-SAÏD

LE CAIRE

1865-1948

Les temps changent
LA QUALITÉ DEMEURE

**LES CIGARETTES
 ORIENTALES
 FIDÈLES À LA
 TRADITION**

EXTRA FINE P.T. 7,5
 EVER BEST P.T. 8
 SULTAN P.T. 12

Ce sont des créations
NESTOR GIANACLIS